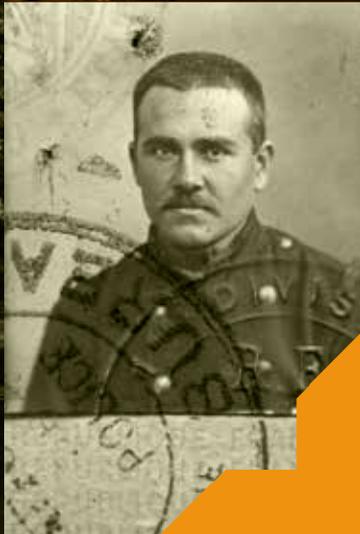




LE NICKEL-SLN
GROUPE ERAMET





LE NICKEL-SLN

GROUPE ERAMET



CRÉDITS

Stéphane Ducandas / ETHNOTRACKS , photographie familles , vidéo, photographe

Gabriel Valet, président de la Société des Etudes Historiques

Bernard Berger, dessinateur de BD

Véronique Mézille, Emmanuelle Pourre, rédactrices

Michael Husser, graphiste

Thomas Douchy / ETHNOTRACKS, réalisation vidéo

Olivier Béligon, coordinateur du projet et l'équipe Communication de la SLN

AVANT-PROPOS...



Jérôme Fabre

Directeur Général de la SLN

La SLN et ses employés ont traversé le temps depuis 1880.

Plusieurs siècles, les hauts et les bas du marché du nickel, les évolutions industrielles et technologiques, l'émergence des préoccupations environnementales et sociales... la SLN a toujours avancé, parfois avec difficulté, mais toujours avec détermination et passion. A chaque fois les salariés ont su donner le meilleur d'eux-mêmes et ont permis son redressement par leur engagement, par leur capacité à être créatifs et innovants au plan commercial, technique, économique, environnemental, social et sociétal ; prêts à se remettre en cause pour être souvent précurseurs dans tous ces domaines.

Aujourd'hui, la 7e génération de Calédoniens travaille à la SLN.

Des hommes et des femmes venus de divers horizons et issus de communautés différentes. Toutes les communautés présentes dans le pays ont travaillé et travaillent au Nickel, et leur histoire est commune à celle de la Nouvelle-Calédonie d'aujourd'hui.

Il est donc temps de célébrer ces générations de mineurs et de métallurgistes, temps de montrer ces hommes et ces femmes qui sont derrière l'outil industriel et qui forgent leur pays tout en préparant les prochaines générations. Du nord au sud, d'est en ouest, et bien sûr des îles, tant la SLN a une dimension pays.

Les 52 familles présentées dans ce livre comptent au moins trois générations qui ont travaillé à la SLN.

Génération d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

L'identité de la SLN, la culture du partage, se reflète dans ces visages, ceux de salariés du Nickel qui ont choisi pour la plupart d'être photographiés dans le cadre de leur vie quotidienne. Ils nous offrent des tranches de vie calédonienne. Des vies riches et passionnées d'une société devenue multinationale et complètement intégrée dans le pays qui l'a vue naître.

Nous leur rendons donc hommage en pensant aux générations futures qui prendront la relève pendant encore bien longtemps.

Comment lire ce livre ?

- 52 photographies des générations SLN (trois générations au moins).
Prises par le photographe Stéphane Ducandas
- Une BD sur 10 temps forts de la SLN depuis 1880.
Dessinée par Bernard Berger
- L'histoire des communautés dans la SLN et dans le pays.
Écrite par Gabriel Valet, président de la Société d'études historiques de la Nouvelle-Calédonie
- Un CD contenant les « Mémoires de 11 générations SLN ».

SOMMAIRE

LES TEMPS FORTS DE L'HISTOIRE DE LA SLN, par Bernard Berger, P10
LES PRINCIPALES IMPLANTATIONS DE LA SLN EN NOUVELLE-CALÉDONIE, P32
L'HISTOIRE DE L'ARRIVÉE DES COMMUNAUTÉS À LA SLN, par Gabriel Valet, P34 et s.

TIEBAGHI



Famille Le Corno, depuis 1942, p97
Famille Loxton, depuis 1933, p99
Famille Portmann, depuis 1965, p101

NEPOUI



Famille Luaki, depuis 1964, p85
Famille Vu Van Long, depuis 1965, p89
Famille Castel, depuis 1954, p91

DONIAMBO



Famille Abdelkader, depuis 1940, p109
Famille Kélétolona, depuis 1960, p129
Famille Garnier, depuis 1880, p147
Famille Mararheu, depuis 1964, p155

KOUAOUA



Famille Canel, depuis 1921, p71
Famille Yokohama, depuis 1930, p79
Famille Viratelle, depuis 1948, p81

THIO



Famille Médard, depuis 1911, p41
Famille Coq, depuis 1926, p51
Famille M'Bouéri, depuis 1957, p67

Et bien d'autres
générations encore...

CONTEXTE HISTORIQUE



La SLN à travers les époques depuis 1880

Les générations SLN s'ouvrent à nous à travers ces photos de famille prises essentiellement dans le cadre de leur vie de tous les jours. Au-delà de l'appartenance de ces hommes et de ces femmes à la Société Le Nickel et à la société calédonienne, il nous a semblé important de rappeler quelques temps forts de la vie de la SLN au cours de toutes ces époques.

Et c'est le dessinateur Bernard Berger qui nous a fait l'honneur d'illustrer 10 faits significatifs historiques, avec le trait d'humour qui est le sien.

- AUX ORIGINES DU NICKEL
- LA NOUVELLE-CALÉDONIE DÉCOUVRE LE NICKEL
- NAISSANCE DE LA SOCIÉTÉ LE NICKEL
- LES TRAVAILLEURS DE LA MINE
- IL ÉTAIT UNE FOIS THIO
- GUERRE ET RÉVOLUTION INDUSTRIELLE
- USINE MODERNE, OUVRIERS MODERNES
- BOOM ET BADABOUM
- LA SLN AU CŒUR DES ACCORDS
- LE XXI^E SIÈCLE, LES NOUVEAUX ENJEUX

AUX ORIGINES DU NICKEL

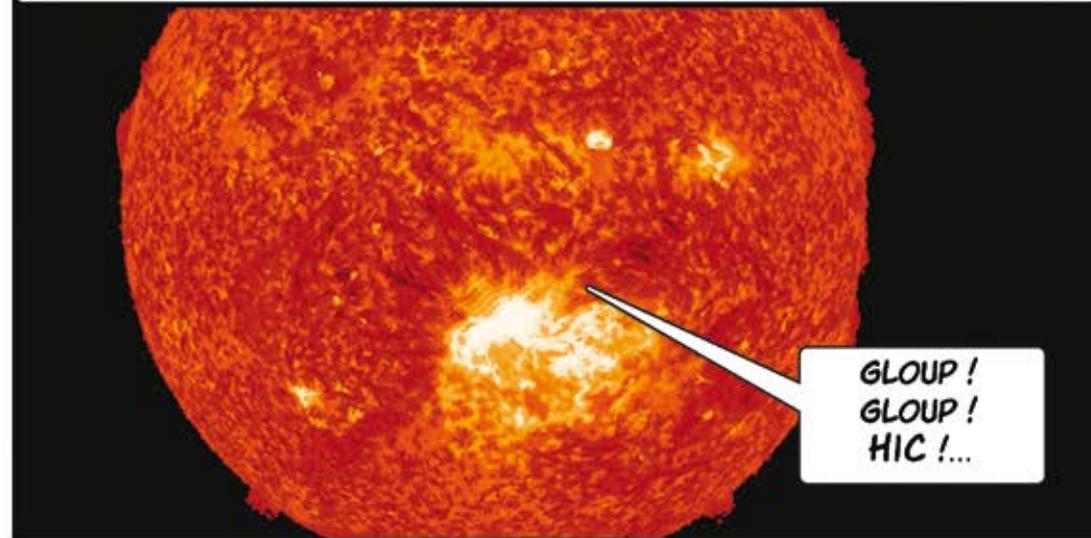
IL Y A QUELQUES DIX
MILLIARDS D'ANNÉES,
UNE ÉTOILE GÉANTE
EXPLOSAIT QUELQUE
PART DANS L'UNIVERS.

Généralions
SLN

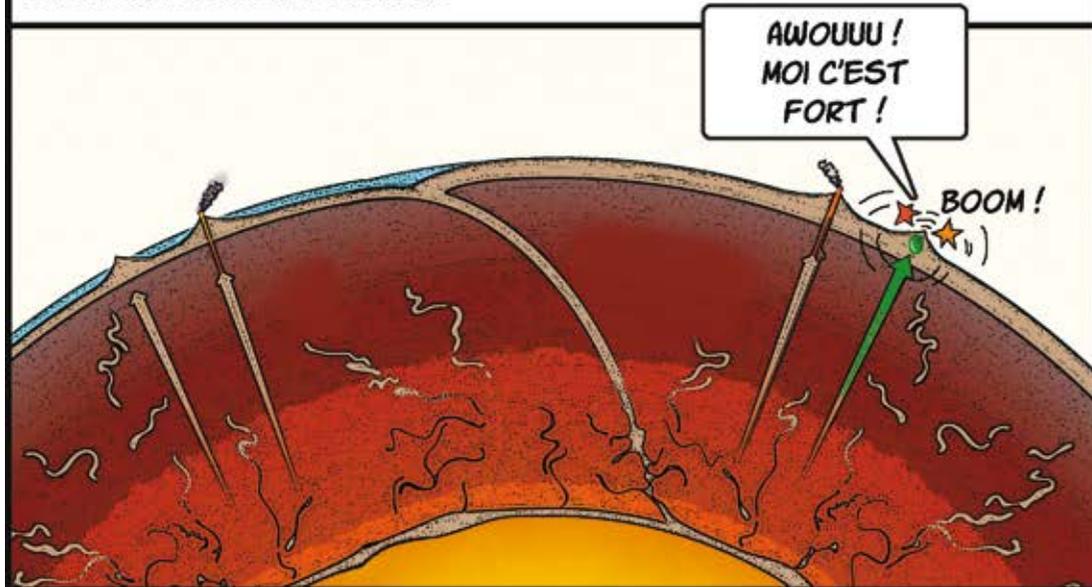
UN GIGANTESQUE NUAGE DE POUSSIÈRES COSMIQUES SE
DISPERSE. PARI MI CES POUSSIÈRES : LE NICKEL !



CES POUSSIÈRES SE RÉUNISSENT POUR FORMER LES PLANÈTES DE NOTRE SYSTÈME SOLAIRE.
LA TERRE EST UN OCÉAN DE LAVE. LES ÉLÉMENTS LES PLUS LOURDS, COMME LE FER ET LE
NICKEL, FONDENT ET S'ENFONCENT DANS SON NOYAU.



IL Y A QUARANTE MILLIONS D'ANNÉES CES ÉLÉMENTS REMONTENT À LA SURFACE DU GLOBE
SOUS FORME DE ROCHES SOLIDES...



QUAND L'HOMO SAPIENS APPARAÎT, IL A BESOIN DE TOUCHER À TOUT, ET IL NE VA PAS TARDER
À FAIRE FONDRE CES ROCHES POUR SE FABRIQUER DES ARMES ET DES OBJETS D'ART.



MAIS LE CUIVRE, TRÈS PRISÉ, EST SOUVENT CONFONDU AVEC UNE AUTRE ROCHE QU'ON APPELAIT KUPEFERNICKEL, LE CUIVRE DU DIABLE... À CAUSE DE LA LÉGENDE DE NICK, UN PETIT DIABLOTIN FARCEUR, QUI AIMAIT VOIR LES MINEURS TRAVAILLER POUR RIEN.



EN 1751, QUAND AXEL FREDERIK CRONSTEDT, CHIMISTE SUÉDOIS DE SON ÉTAT, DÉCOUVRE UN ÉLÉMENT CHIMIQUE IMPORTANT DANS CE DRÔLE DE CUIVRE, IL NE SAIT PAS ENCORE QUE SA DÉCOUVERTE CHANGERA LA FACE DU MONDE...



CE QUE CELA VA CHANGER ? LE NICKEL SERA UTILISÉ DANS LA FABRICATION DES PIÈCES DE MONNAIE, DES TRAINS, DES AVIONS, DES FUSÉES, DES CANONS (HÉLAS), DES ORDINATEURS, IL SERVIRA AUSSI À L'INDUSTRIE AGROALIMENTAIRE ET CHIRURGICALE... MAIS...



LA NOUVELLE-CALÉDONIE DÉCOUVRE LE NICKEL

QUELQUES CENTAINES DE PROSPECTEURS S'ÉTAIENT AVENTURÉS SUR NOTRE ÎLE POUR Y TROUVER DE L'OR !

Généralions
SLN

C'ÉTAIT EN 1863... ON AVAIT TROUVÉ QUELQUES PÉPITES DU CÔTÉ DE POUÉBO.

C'ÉTAIENT DES ANGLO-SAXONS, OF COURSE.



UNE MINE S'OUVRE MÊME À OUGÉOA SOUS LE CONTRÔLE DE LA COMPAGNIE DE LA FERN-HILL. MAIS, TRÈS VITE, LE FILON, LES PROSPECTEURS ET LES ILLUSIONS S'ÉPUISENT.

ILS ONT FILÉ À L'ANGLAISE, NATURELLEMENT...



EN 1863, LE GOUVERNEMENT IMPÉRIAL DÉPÊCHE DONC UNE MISSION GÉOLOGIQUE CHARGÉE DE DRESSER L'INVENTAIRE DES RESSOURCES MINIÈRES. LA MISSION EST CONFÉE À UN JEUNE GÉOLOGUE DE 24 ANS, JULES GARNIER.

ET FAITES ATTENTION !
ILS N'ONT PAS ENCORE L'HABITUDE DE L'ARRIVÉE DE SPÉCIALISTES !

NE VOUS INQUIÉTEZ PAS !
MES DIPLÔMES VONT LES IMPRESSIONNER !



EN 1864, JULES GARNIER, QUI, BIEN QUE DIPLÔMÉ, EST UN FORMIDABLE HOMME DE TERRAIN, FAIT LA DÉCOUVERTE D'UNE PIERRE VERTE EXCEPTIONNELLEMENT RICHE EN NICKEL.

CETTE PIERRE VAUT DE L'OR !

GOOOOOOLD !



MODESTEMENT, IL LUI CONFÈRE LE NOM DE GARNIÉRITE.

DE LA GANIÉRITE... OUI, MAIS POURQUOI FAIRE ? ON CONTINUE À PROSPECTER ET, FAUTE D'OR SONNANT ET TRÉBUCHANT, ON TROUVE DU CHROME, DU CUIVRE (TRÈS PRISÉ) ET DU COBALT ENCORE PLUS PRISÉ !

C'EST LA RUÉE SUR LE...

COBAAAAAAAAAALT !



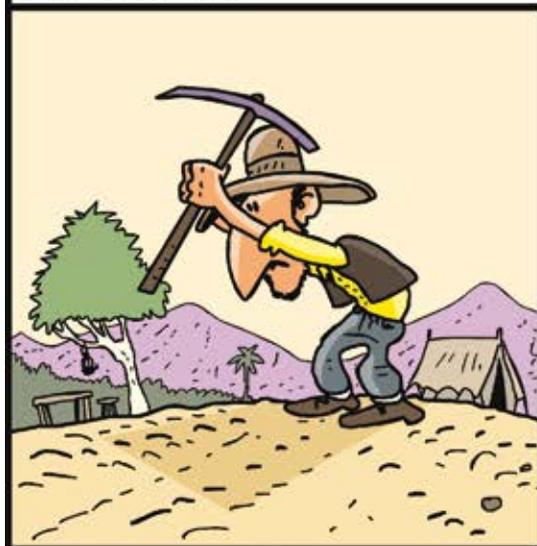
EN 1870, ON APPREND QUE L'ALLEMAGNE ACHÈTE TRÈS (TRÈS) CHER LE NICKEL ! LE NICKEL ? LE NICKEL, C'EST CE FAUX CUIVRE ? NON ! LE NICKEL, C'EST LA GANIÉRITE QU'À MISE À JOUR CE JEUNE GÉOLOGUE DU NOM DE GARNIER.

C'EST LA RUÉE VERS LE...

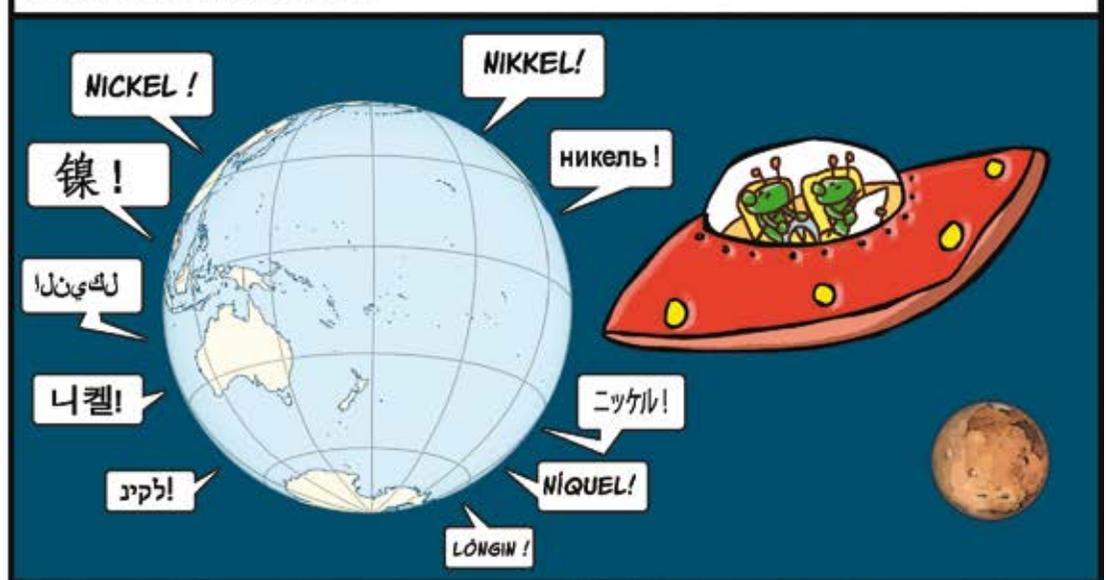
NICKEL... ÉEEL !



MAIS CE QU'IGNORAIT ENCORE JULES GARNIER C'EST QUE, DISPOSANT DE LA PLUS IMPORTANTE RÉSERVE AU MONDE, SA DÉCOUVERTE FERA DE NOTRE ÎLE LA PREMIÈRE PRODUCTRICE DE NICKEL AU MONDIALE...



ET QUE, BRUSQUEMENT, LE PAYS DU SÉJOUR PAISIBLE SE RETROUVERA PROJETÉ EN AVANT-SCÈNE DE LA MONDIALISATION.



NAISSANCE DE LA SOCIÉTÉ LE NICKEL

1873 : DÉCOUVERTE
DU PREMIER GROS
GISEMENT DE
GARNIÉRITE
AU MONT DORE.

Généralions
SLN

NOTRE ÉCONOMIE ÉTAIT ALORS ESSENTIELLEMENT BASÉE SUR LE BAGNE. LES BAGNARDS, DONT ON NE SAVAIT PAS QUOI FAIRE, ET LEURS GARDIENS QU'IL FALLAIT NOURRIR.



DES CONCESSIONS S'OUVRENT UN PEU PARTOUT ! CHACUN TENTE SA CHANCE AU PETIT BONHEUR.



EN 1877, LA PREMIÈRE FONDERIE DE NICKEL EST INAUGURÉE À LA POINTE CHALEIX !

DURANT CINQ ANS, LE MINÉRAI CALÉDONIEN INONDE LE MARCHÉ MONDIAL. LA COLONIE S'ENRICHIT. !



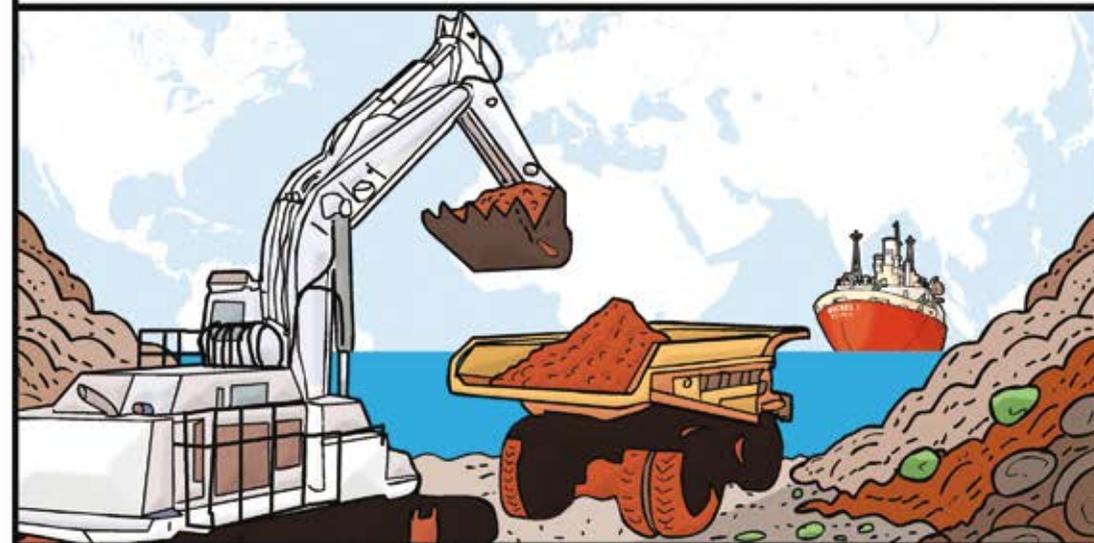
MAIS VOILÀ ! EN 1878, UNE CRISE DE SURPRODUCTION FAIT CHUTER LES COURS DU NICKEL. LES MINES FERMENT LES UNES APRÈS LES AUTRES.



POUR RÉSIDER, JOHN HIGGINSON - QUI N'A PEUR DE RIEN - ET JULES GARNIER - QUI N'IGNORE PLUS RIEN - S'ASSOCIENT ET FONDENT LE 10 MAI 1880 LA SOCIÉTÉ LE NICKEL.



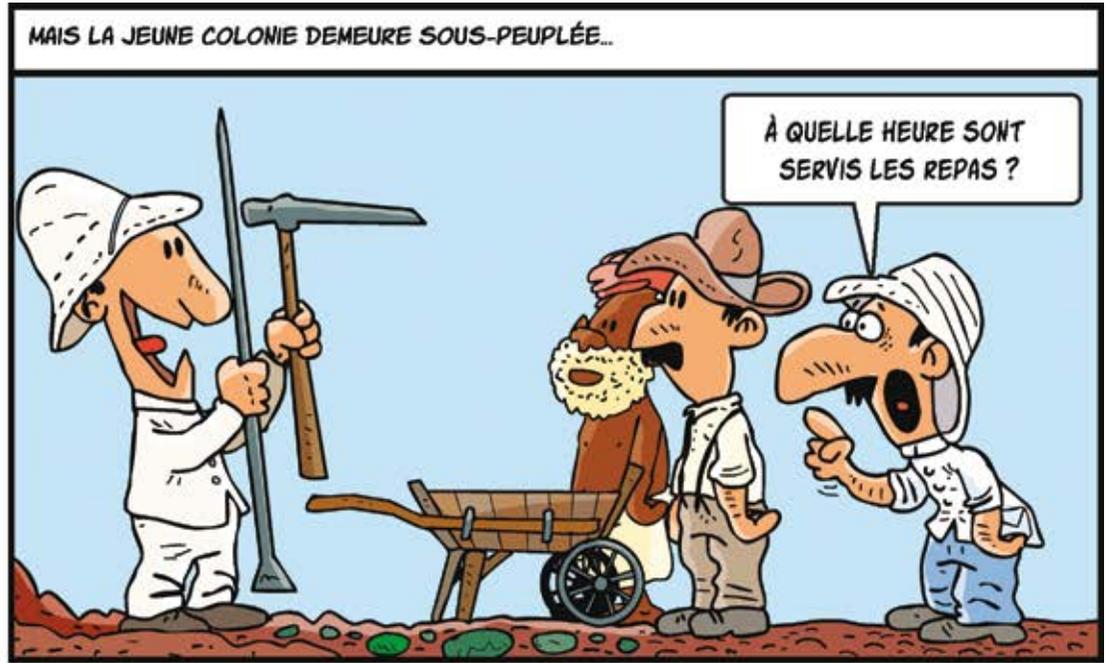
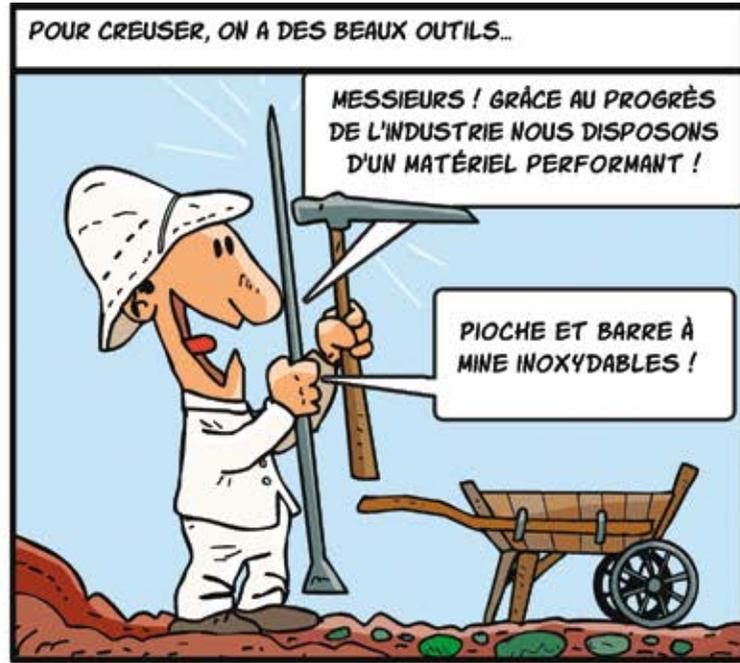
EN 1884, LA BANQUE ROTHSCHILD PREND LE CONTRÔLE DE LA SOCIÉTÉ LE NICKEL. CET IMPORTANT CAPITAL INTERNATIONAL FAIT ENTRER LA NOUVELLE-CALÉDONIE DANS LE COMMERCE À L'ÉCHELLE MONDIALE.. ET DANS L'AVENIR !..



LES TRAVAILLEURS DE LA MINE

À SES DÉBUTS, L'INDUSTRIE MINIÈRE EST PEU MÉCANISÉE. ON CREUSE LES HAUTES MONTAGNES À LA FORCE DE SES MAINS.

Généralions SLN

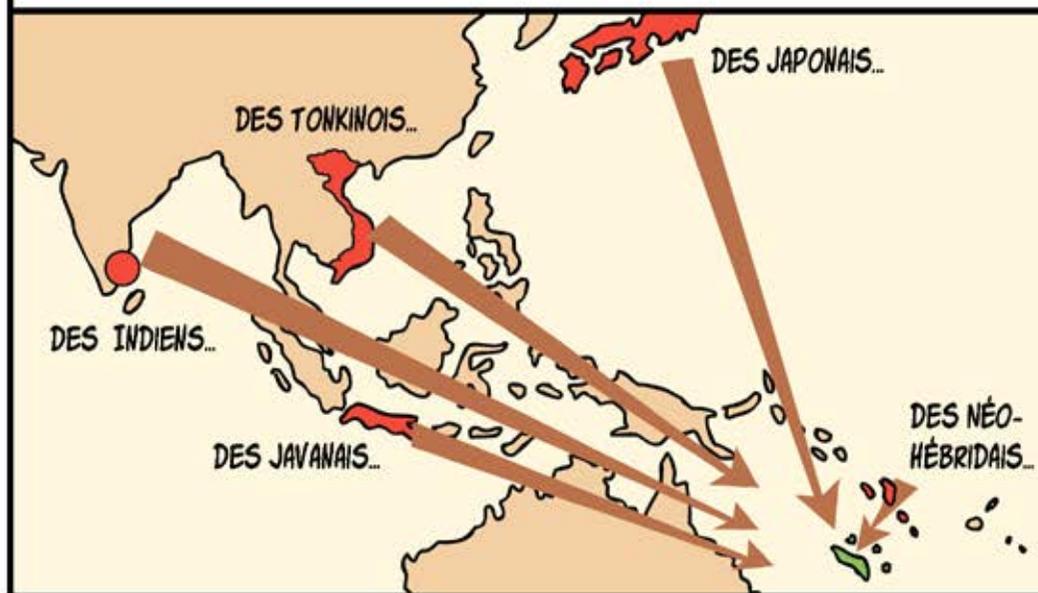


VOLONTAIRES OU PAS, SUR MINE LES CONDITIONS DE TRAVAIL SONT DIFFICILES.
ON TRAVAILLE JUSQU'À 16 HEURES PAR JOUR !

DES VOLONTAIRES POUR DES
HEURES SUPPLÉMENTAIRES ?

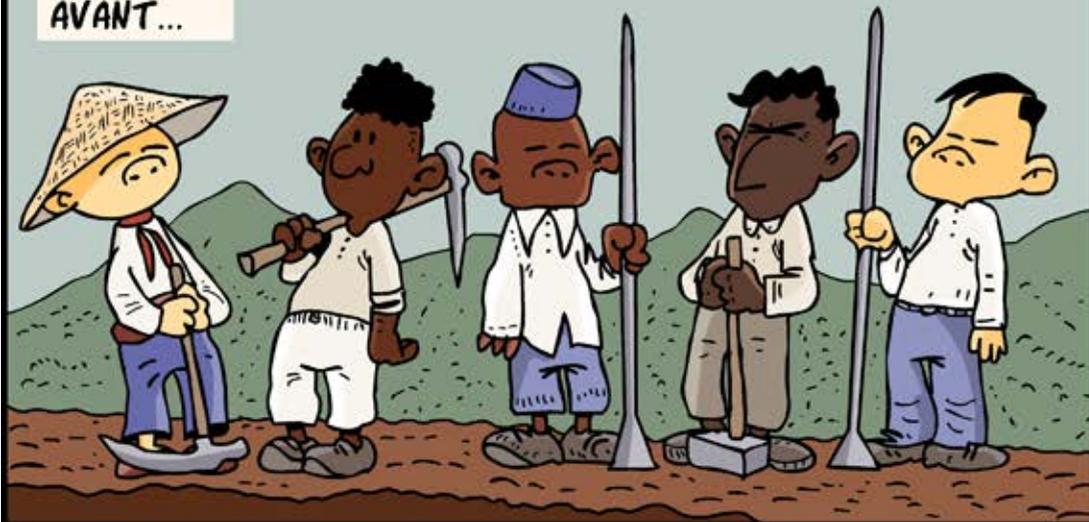


DE 1865 À 1925, PAS MOINS DE 14000 MIGRANTS SERONT PASSÉS PAR LE CAILLOU.



EN IMPORTANT UNE MAIN D'ŒUVRE ÉTRANGÈRE POUR SES PROPRES BESOINS, L'INDUSTRIE
MINIÈRE CONTRIBUERA À FAÇONNER LA RICHESSE CULTURELLE D'AUJOURD'HUI.

AVANT...



CAR AVEC LES ANNÉES, LES ENFANTS DE CES ENGAGÉS QUI ONT FAIT SOUCHE,
SONT DEVENUS DES CITOYENS À PART ENTIÈRE DE CE NOUVEAU PAYS.

MAINTENANT



**IL ÉTAIT
UNE FOIS
THIO**

1914 : LA SLN EST DEVENUE
LE PREMIER PRODUCTEUR
MONDIAL DE NICKEL.
LA COURSE AUX ARMEMENTS
DES GRANDES PUISSANCES
EUROPÉENNES A DOPÉ LES
COMMANDES.

**Généralions
SLN**

LA SLN COMPTE MAINTENANT
SUR DEUX USINES DE
TRANSFORMATION :
UNE À TAO ET UNE À THIO

LE RESTE DU MONDE

TAO

THIO

LA NOUVELLE-CALÉDONIE

À LA FIN DE LA GUERRE, LES COURS DU NICKEL S'EFFONDRENT. TOUTES LES MINES FERMENT.
TOUTES ? NON ! UNE VILLE RÉSISTE ENVERS ET CONTRE TOUS À LA CRISE MONDIALE !

LE MONDE ET SES VILLES LUMIÈRES

Thio

THIO, C'EST LE POUMON DE LA SLN. SON IMMENSE MINE DU PLATEAU, SON USINE, SES WHARFS, SON CHEMIN DE FER, SON TRANSPORTEUR BLEICHERT, SES BÂTIMENTS INDUSTRIELS...

THIO, C'EST LA
NOUVELLE-CALÉDONIE
À L'ÈRE MODERNE !

THIO, C'EST LE CŒUR DE LA SLN. LES TRAVAILLEURS AFFLUENT DE TOUTES PARTS. THIO, C'EST LA NOUVELLE-CALÉDONIE À L'ÈRE DU MÉTISSAGE CULTUREL !

JE SAIS PAS SI LES COPAINS ME CROIRONT QUAND JE LEUR RACONTERAI ÇA UN JOUR !



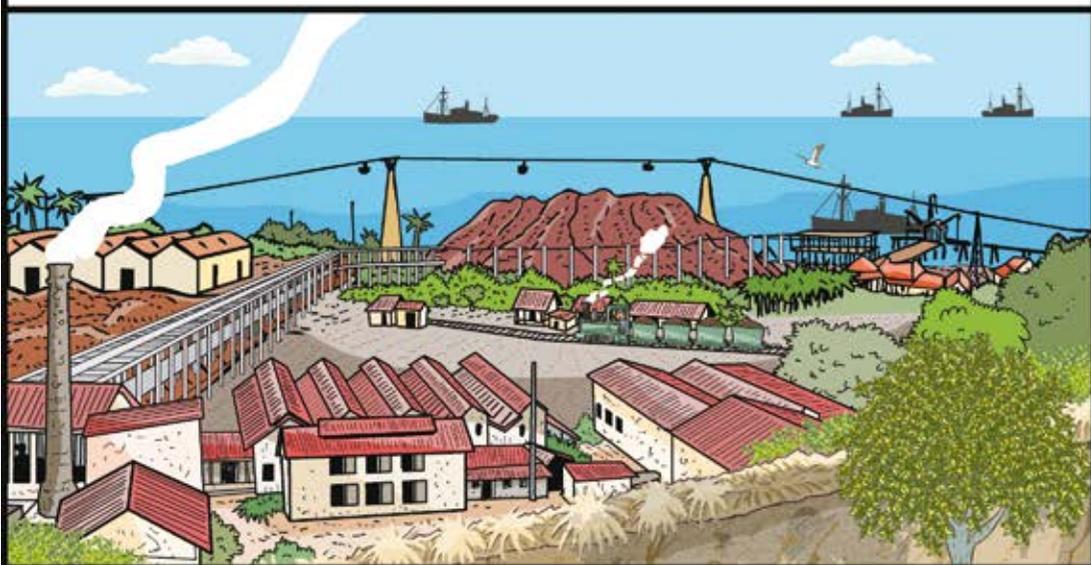
THIO, C'EST L'ESPRIT DE LA SLN. SES ÉCOLES, SES RESTAURANTS, SES CANTINES, SES HÔTELS, SES MAGASINS, SON HÔPITAL... THIO, C'EST LA NOUVELLE-CALÉDONIE QUI S'ÉVEILLE !

ENCORE UN HÔTEL ! LES COURSES DE CHEVAUX ET LES RÉGATES SUR LA RIVIÈRE ATTIRENT LES TOURISTES DU MONDE ENTIER !

C'EST LA CALÉDONIE MODERNE !



THIO RAYONNE. ELLE EST LA CAPITALE ÉCONOMIQUE DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE. EN 1920, ON COMPTERA PLUS DE 7000 HABITANTS CONTRE 10000 À NOUMÉA.



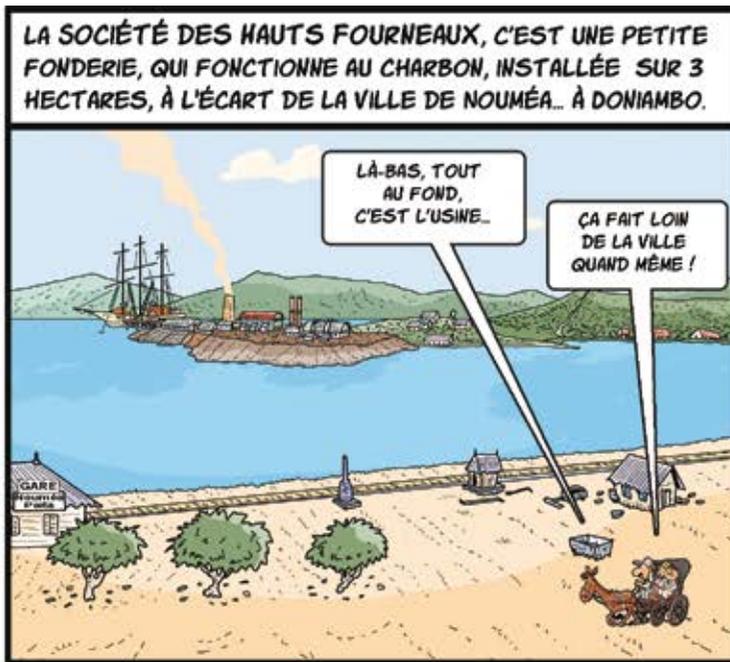
MAIS LA CRISE DE 1929 CHAVIRE TOUT SUR SON PASSAGE ! TOUS LES PAYS SONT TOUCHÉS ! TOUS ? NON ! CAR LA SLN MISE SUR LA REPRISE ET C'EST L'HISTOIRE DE DONIAMBO QUI COMMENCE.



**GUERRE
ET
RÉVOLUTION
INDUSTRIELLE**

1931. FACE À LA CRISE, LA
SLN ET LA SOCIÉTÉ BAL-
LANDE S'UNISSENT POUR
DÉVELOPPER LA SOCIÉTÉ
DES HAUTS FOURNEAUX

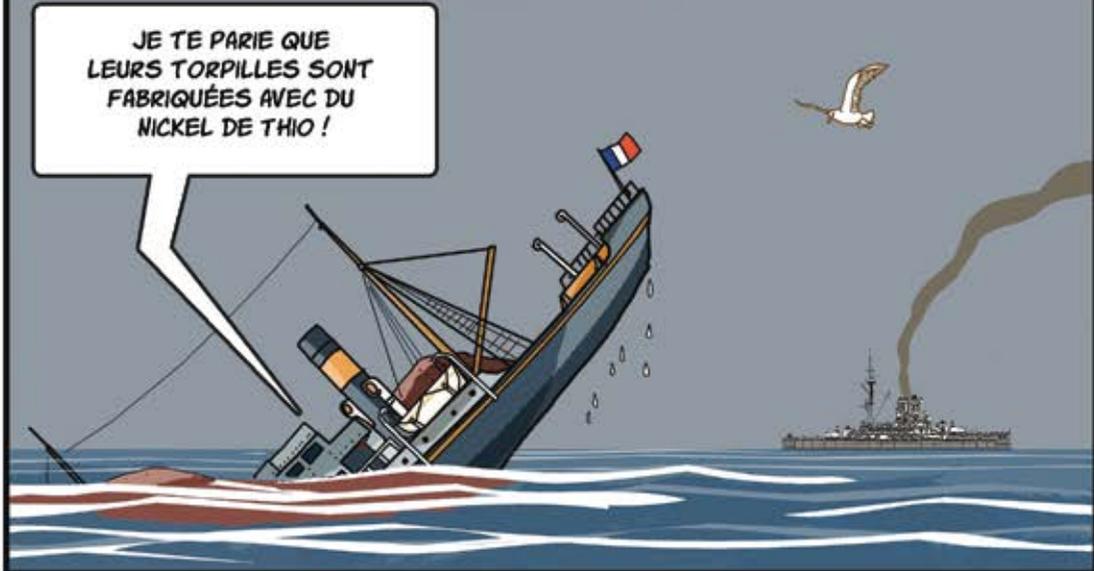
**Généralions
SLN**



L'INSTALLATION DES AMÉRICAINS EMPÊCHE L'INVASION ENNEMIE. MAIS LA MER EST ENCORE DANGEREUSE. LA SLN SE TOURNE ALORS VERS L'AUSTRALIE POUR EXPORTER SON NICKEL.



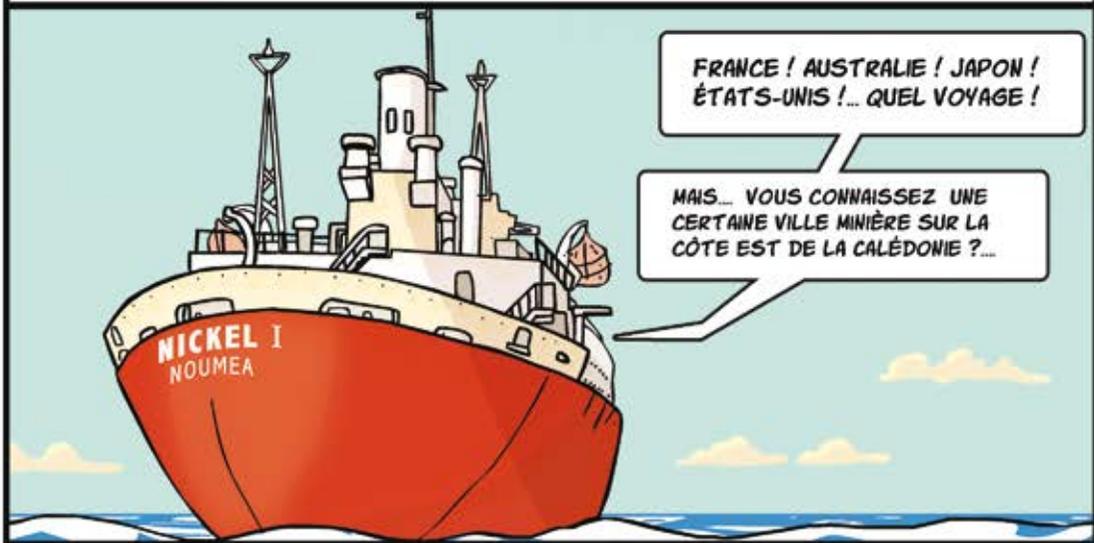
DEUX NAVIRES SERONT COULÉS PAR LES ALLEMANDS.



EN 1945, LA GUERRE S'ACHÈVE. LES AMÉRICAINS LAISSENT DU MATÉRIEL ET DES ENJNS QUI VONT BOULEVERSER LA VIE QUOTIDIENNE ET RÉVOLUTIONNER LE TRAVAIL SUR MINES.



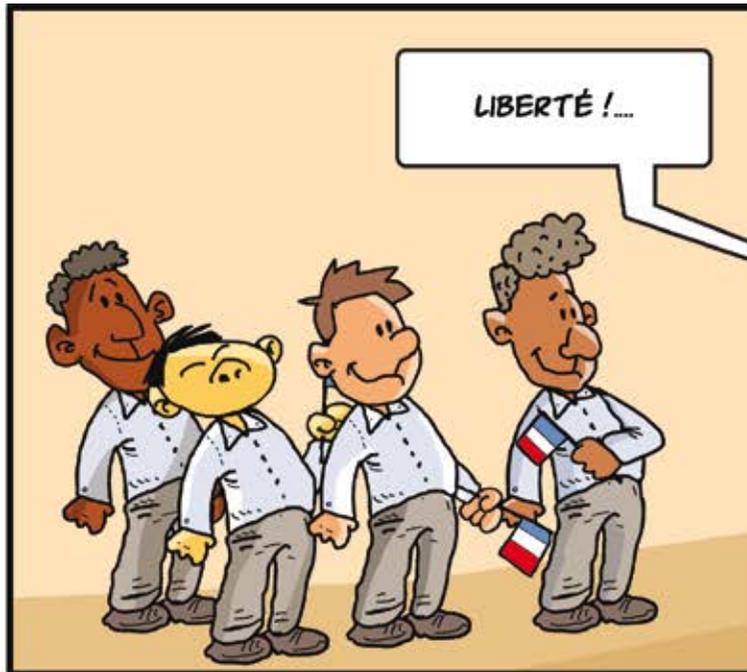
L'USINE DE DONIAMBO CONTINUE DE SE MODERNISER... SES FOURS SONT REMPLACÉS PAR DE PLUS PUISSANTS ET DEUX NAVIRES DE LA SLN VONT LIVRER LE NICKEL CALÉDONNIEN PRESQUE PARTOUT DANS LE MONDE...



USINE MODERNE
OUVRIERS
MODERNES

AUX RUDES CASSEURS
DE PIERRE D'AUTREFOIS
SUCCÈDENT LES
OUVRIERS QUALIFIÉS DU
20E SIÈCLE.

Général
SLN



À LA FIN DE LA GUERRE, LE CODE DE L'INDIGÉNAT ET LES CONTRATS D'ENGAGEMENT SONT ABOLIS PAR LA FRANCE. LES SALARIÉS CALÉDONIENS DEVIENNENT LIBRES ET ÉGAUX...



MAIS... CERTAINS SALARIÉS DEMEURENT QUAND MÊME MOINS PAYÉS !



UNE DES PRINCIPALES REVENDICATIONS DES SYNDICATS DE LA SLN SE CRISTALLISE DONC AUTOUR DE LA QUESTION DE LA PARITÉ DES SALAIRES PARTOUT EN NOUVELLE-CALÉDONIE.



C'EST SOUS L'IMPULSION DES OUVRIERS DE LA SLN QUE SERONT VOTÉES, EN 1958, LES PREMIÈRES GRANDES LOIS SOCIALES DU PAYS, BASES DE NOTRE PROTECTION SOCIALE ET DE NOS RETRAITES, À TOUS.

... CRÉATION DU PREMIER ORGANISME DE PROTECTION SOCIALE...LA « CAFAT » ! C'EST-À-DIRE LA CAISSE DE COMPENSATION DES PRESTATIONS FAMILIALES ET DES ACCIDENTS DU TRAVAIL...

BRAVO LES JEUNES ! PARCE QUE, MOI, DE MON TEMPS... À THIO...

BEN C'ÉTAIT PAS COMME ÇA !

ET C'EST GRÂCE AUX SALARIÉS DE DONIAMBO QUE, EN 1969, LE PREMIER COMITÉ D'ENTREPRISE DE NOUVELLE-CALÉDONIE VOIT LE JOUR, QUE LA MUTUELLE DE LA SLN EST CRÉÉE ET QUE LES CONDITIONS DE TRAVAIL SONT AMÉLIORÉES DÈS 1958...

LA PARITÉ DES SALAIRES EST INSTAURÉE !

VIVE LA LIBERTÉ !

VIVE L'ÉGALITÉ !

VIVE LA FRATERNITÉ !

AVANT-GARDE DU PROGRÈS SOCIAL, LES OUVRIERS DE LA SLN SONT LES PÈRES DE CE QUE NOUS APPELONS AUJOURD'HUI LE DESTIN COMMUN.

BOOM ET BADABOUM

DANS LES ANNÉES 60 ET 70, AU BARRAGE DE YATÉ, LES TURBINES TOURNENT À FOND POUR ALIMENTER L'USINE DE DONIAMBO...

Généralions SLN

EN 1968, UN AN AVANT QUE LES AMÉRICAINS MARCHENT SUR LA LUNE, C'EST UN « UN NOUVEAU THIO » : LE CENTRE MINIER DE NÉPOUI, QUI VOIT LE JOUR !



LA SLN RÉINDUSTRIALISE SES CENTRE MINIER. THIO (BIEN SÛR), ET PLUS TARD, EN 1977, L'ANNÉE OU LES AMÉRICAINS LANCENT LA SONDE VOYAGER 1 POUR ÉTUDIER LES PLANÈTES DE L'ESPACE, LA SLN OUVRE LE MASSIF DE KOUAOUA, UN DES PLUS GRANDS GISEMENTS DU MONDE !...



CAR DANS LES ANNÉES 60, LA DEMANDE MONDIALE DE NICKEL EST AU PLUS HAUT. LES COURS CRÈVENT LES PLAFONDS. EN NOUVELLE-CALÉDONIE, C'EST L'EUPHORIE : LES CONCESSIONS SE MULTIPLIENT COMME DES PETITS PAINS.



LE BOOM ! C'EST AINSI QU'ON BAPTISE LES ANNÉES FOLLES OÙ, COMME DANS UN PAYS NEUF, TOUS LES RÊVES ÉTAIENT PERMIS BIEN LOIN DU VIEUX CONTINENT, DE SES TAXES ET DE SES IMPÔTS...



LA SLN INSTALLE DES FOURS ENCORE PLUS PUISSANTS ET DOUBLE SA PRODUCTION EN QUELQUES ANNÉES... À NÉPOUI, ELLE FERA CONSTRUIRE LE PLUS GRAND TRANSPORTEUR À BANDES DU MONDE !



PLUS FORT QUE LES QUINQUINS
LES GARS DE NÉPOUI !

POUR SON PERSONNEL, LA SLN MET EN PLACE LA PREMIÈRE MUTUELLE DU TERRITOIRE. ELLE OUVRE DES ÉCONOMATS ET DÉVELOPPE DES ASSOCIATIONS SPORTIVES DONT CERTAINES ÉQUIPES IRONT CONCOURIR JUSQU'AUX CHAMPIONNATS DU MONDE !



TU VISES
TROP HAUT !

L'AVENIR APPARTIENT À
CEUX QUI VOIENT LOIN !

VOIR LOIN ? QUI AVAIT VU LA PREMIÈRE CRISE PÉTROLIÈRE ? LES COURS CHUTENT AUSSI BRUTALEMENT QU'ILS AVAIENT GRIMPÉ. FIN DE LA CROISSANCE, CHÔMAGE, INFLATION... LES CONCESSIONS SONT DÉSERTÉES...



À VENDRE
CAUSE
DÉPART

À PRENDRE
OU
À LAISSER

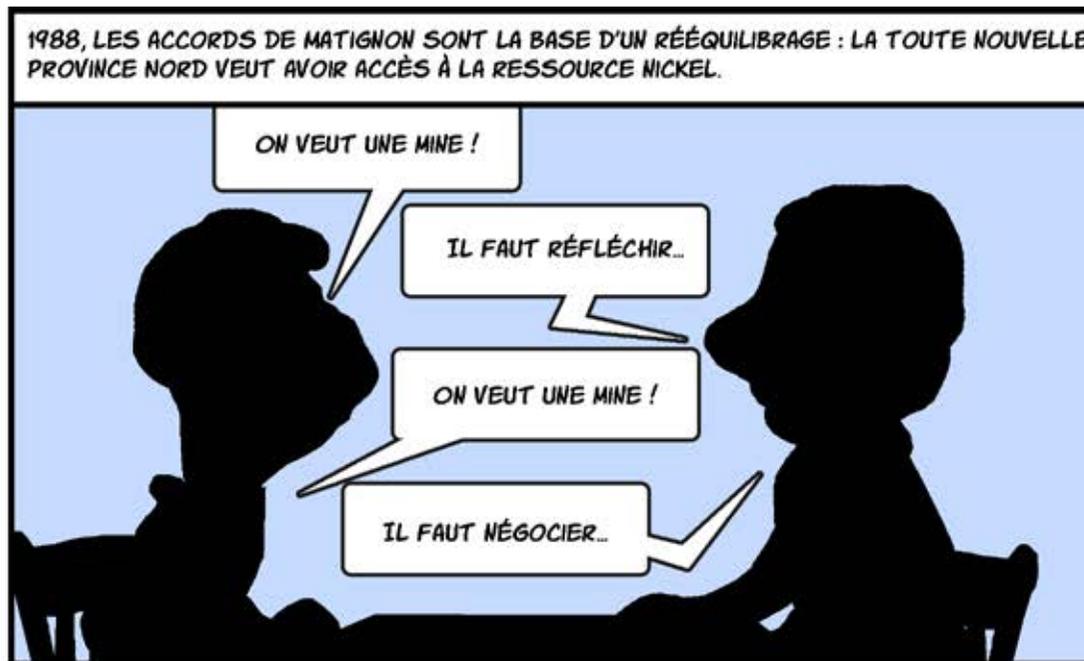
EN 1974, POUR SOUTENIR LA SLN, ENTREPRISE STRATÉGIQUE, L'ÉTAT RENTRE À HAUTEUR DE 50% DANS SON CAPITAL. EN 1985, LA SLN DEVIENT UNE FILIALE À 100% D'ERAMET. LA SLN A SURVÉCU À LA CRISE. LE PAYS EST SAUVÉ.



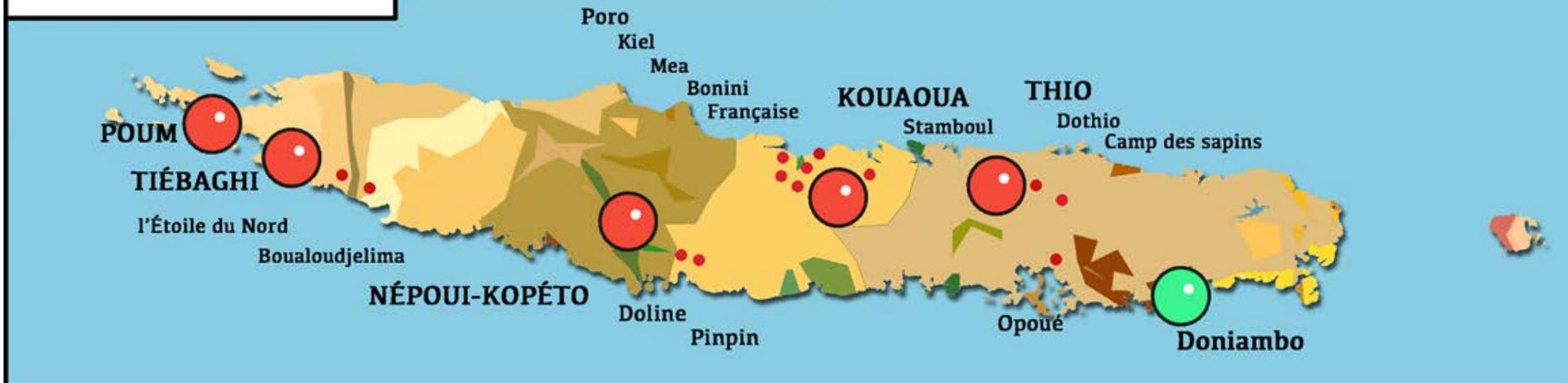
**LA SLN
AU CŒUR
DES
ACCORDS**

DANS LES ANNÉES 80,
C'EST LA CRISE EN
NOUVELLE-CALÉDONIE.
LE PAYS BRÛLE DE SES
PARADOXES.

**Généralions
SLN**



AVEC SES 2300 EMPLOIS DIRECTS, ET SES 4000 EMPLOIS INDIRECTS, RÉPARTIS ENTRE SES CINQ PUISSANTS MASSIFS MINIERS ET SES GISEMENTS EXPLOITÉS PAR DES SOCIÉTÉS SOUS-TRAITANTES...



AVEC SON USINE ÉQUIPÉE DES PLUS PUISSANTS FOURS AU MONDE... AVEC SA PRODUCTION ANNUELLE DE 15000 TONNES DE MATTES ET 40000 TONNES DU MEILLEUR FERRONICKEL AU MONDE...



UN SIÈCLE APRÈS JULES GARNIER ET JOHN HIGGINSON, LA SLN EST LE PREMIER PRODUCTEUR, LE PREMIER CONTRIBUABLE ET LE PREMIER EMPLOYEUR PRIVÉ DE NOUVELLE-CALÉDONIE !

UN PETIT PAS POUR LE BUSINESS
MAIS UN GRAND SAUT
POUR LA NOUVELLE-CALÉDONIE !



BELLE TIRADE !
ON VOIT BIEN QUE
VOUS ÊTES DIPLÔMÉ !



**LE XX^{IE} SIÈCLE
LES NOUVEAUX ENJEUX**

DANS LE JEU DE LA
MONDIALISATION
LA SLN A ENCORE BIEN
DES DÉFIS À RELEVÉ.

Génération
SLN

LA SLN A QUATRE ATOUTS : SON ENVIRONNEMENT, SON USINE, SES MINES, SON PERSONNEL.

SON ENVIRONNEMENT : DEPUIS 1993, LE PROGRAMME DE REVÉGÉTALISATION DE LA SLN SE CONCRÉTISE PAR LE REBOISEMENT DE QUELQUES 600 000 ARBRES, ADAPTÉS AU TERRAIN, SUR LES NOUVELLES ET LES ANCIENNES MINES.

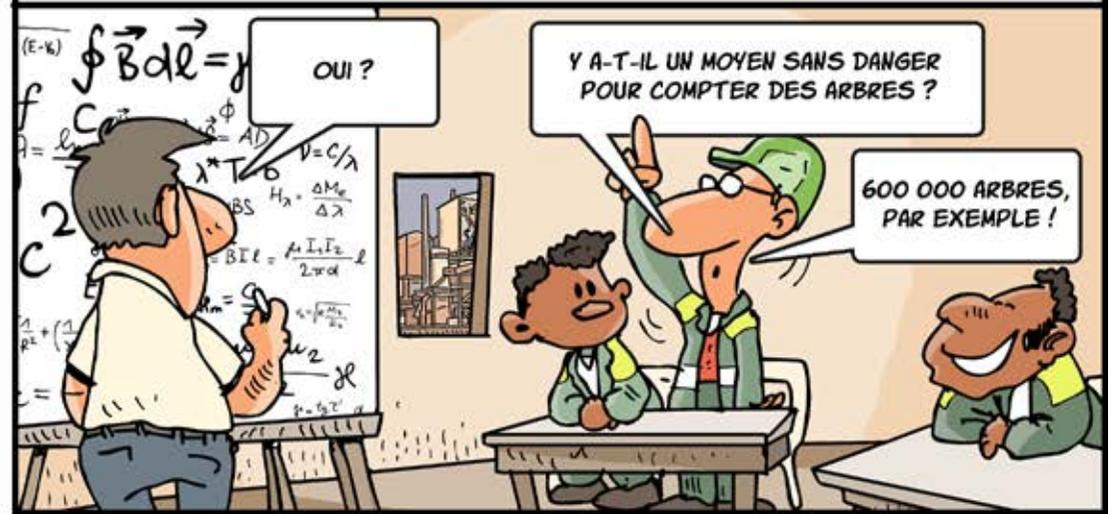
SON USINE : GRÂCE À L'ACQUISITION DE FOURS DE HAUTE TECHNOLOGIE, INGÉNIEREMENT AMÉLIORÉS PAR SES PROPRES TECHNICIENS, LA SLN DISPOSE D'UN MOYEN DE PRODUCTION PARMIS LES PLUS PERFORMANTS AU MONDE.

SES MINES : TIÉBAGHI, (LE NOUVEAU THIO) EN EST UN EXEMPLE : LA SLN Y A CONSTRUIT LA « LAVERIE », UN PROCÉDE D'ENRICHISSEMENT EN TENEUR QUI EST UN SYSTÈME UNIQUE AU MONDE !

... TIÉBAGHI, RAPPELÉZ-VOUS, TIÉBAGHI ET SON CONVOYEUR FAISANT CIRCULER LE MINÉRAI SUR UNE JETÉE DE 1,3 KILOMÈTRES JUSQU'ÀUX NAVIRES SANS AVOIR EU À CREUSER LE RÉCIF.



LE QUATRIÈME ATOUT DE LA SLN, C'EST SON PERSONNEL ! GRÂCE AU SYSTÈME ERASHARE, LES SALARIÉS SONT AUSSI DES ACTIONNAIRES DU GROUPE ERAMET ! DE PLUS, DES PROGRAMMES DE SÉCURITÉ ET DES PLANS DE FORMATIONS PERMET À CHACUN DE SE PROTÉGER MAIS AUSSI D'ÉVOLUER DANS SA CARRIÈRE.



LES OUVRIERS DE LA SLN, SONT LES HOMMES ET LES FEMMES QUI, AU FIL DES GÉNÉRATIONS, ONT ÉCRIT L'HISTOIRE DE LA CALÉDONIE AVEC LEUR SUEUR ET LEURS ESPIRS.



LES SITES MINIERES

La SLN, aux quatre coins de la Grande Terre

D'hier...

C'est à Thio, en 1875, qu'est née l'industrie du nickel avec l'extraction du premier minerai nickélifère de Nouvelle-Calédonie et du monde, par de nombreuses sociétés. C'est aussi à Thio que naît, en 1880, la Société Le Nickel, de la fusion de deux entreprises minières (la Société John Higginson, Hanckar et Cie et la Société française anonyme de Jules Garnier et Henry Marbeau). Ils y construisent deux fonderies, à Ouroué (1889 – 1891) puis à Thio Mission (1912 – 1930), produisant des mattes. Le siège de la SLN y est même installé de 1921 à 1923. Puis ce sera la fusion avec la Société des Hauts-Fourneaux de M. Ballande, propriétaire de l'usine de Doniambo, mise en service en 1910.

Les explorations et exploitations s'enchaînent ensuite sur tout le territoire. Népoui, dont le massif du Kopéto est exploité depuis 1880, voit l'ouverture du centre minier SLN en 1968. En 1977, c'est l'ouverture du centre de Kouaoua, exploité sporadiquement depuis la fin du XIXe siècle.

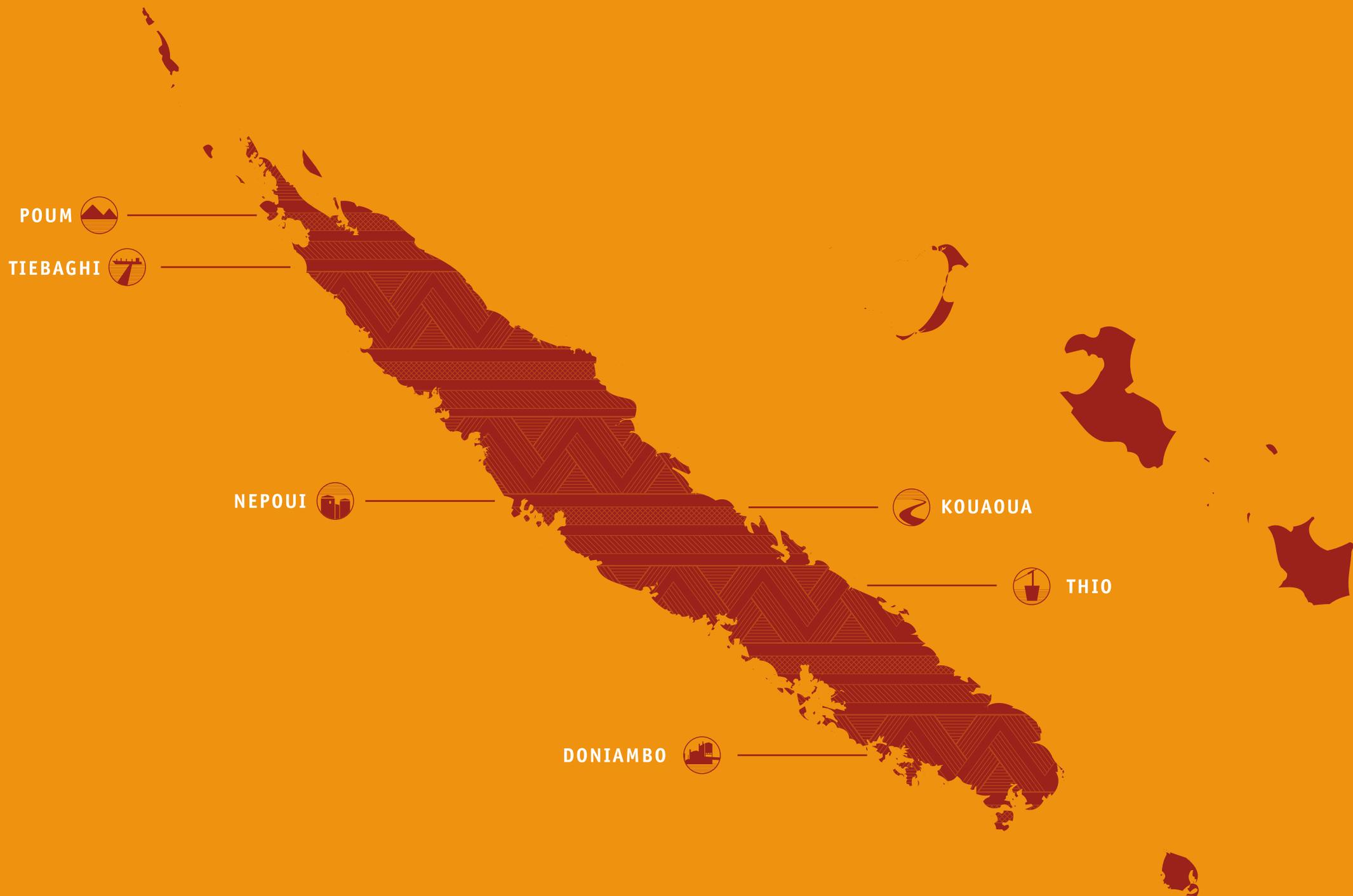
Connue pour son chrome et son cobalt depuis 1875, le massif de Tiébaghi révèle ses ressources en nickel en 1965 et le centre actuel, qui préfigure la mine du futur, est ouvert en 1997.

En 2007, La SLN acquiert la mine de Poum. Elle lance alors une étude d'impact et de transformation du site, la remise en état des désordres environnementaux antérieurs ainsi que des études complètes (populations voisines, faune, flore etc). L'exploitation débute en 2008, avec une montée en production progressive prévue entre 2014 et 2020.

... à aujourd'hui

En 2010, la SLN a ainsi commémoré 130 années d'exploitation minière et 100 années d'existence de l'usine de Doniambo. L'approvisionnement en nickel de l'usine provient donc en totalité des 5 centres miniers exploités directement par la SLN (Thio, Kouaoua, Népoui, Kopéto, Tiébaghi et Poum) et de 9 sites tâcheronnés, c'est-à-dire exploités par des sous-traitants et des entreprises locales¹. Aucun de ces sites ne permet d'alimenter l'usine de Doniambo à lui seul. L'implantation de la SLN aux quatre coins de la Grande Terre a fortement influencé les villages qui se sont développés autour de l'activité minière, l'entreprise devenant le plus souvent le premier employeur de la commune. De plus, depuis 2008, la SLN a initié, avec plusieurs communes où elle travaille, et leur province d'appartenance, des conventions tripartites dont l'objet est de financer des infrastructures structurantes et d'améliorer les conditions de vie des populations environnantes (pont pour désenclaver certaines tribus, adduction d'eau potable, routes municipales, maisons communes, lotissements d'habitation, etc.).

¹ Opoué à Tontouta, Étoile du Nord et Boualoudjemila à Kaala-Gomen, Pinpin à Poya, Bonini et Française à Poro, Dothio à Thio et Stamboul à Kouaoua.



POUM



TIEBAGHI



NEPOUI



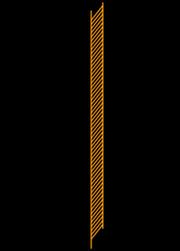
DONIAMBO



KOUAOUA



THIO



THIO





Thio, bienvenue à « Nickeltown »

D'hier...

Cœur historique de la SLN, puisque c'est ici que naît, en 1880, la Société Le Nickel, Thio entretient avec la SLN une histoire commune de plus de 130 ans. À l'époque, les pionniers y « cueillent » un minerai d'une teneur de plus de 10 %, et les noms des mines évoquent ces hommes qui se sont transmis, au fil des générations, les savoir-faire de l'extraction. Le village est, dès le début, profondément marqué par l'activité minière. Les bâtiments industriels, administratifs ou d'habitation s'y multiplient et Thio se développe jusqu'à être considéré comme le centre économique du pays, jusqu'en 1930. Le journal « La France australe » le surnomme « Nickeltown », et le « Bulletin du Commerce » l'appelle « Thio-lès-Rotschild » (du nom du principal actionnaire de la SLN à l'époque). La vie sociale s'y organise. Un hôpital est bâti, des hôtels et commerces voient le jour, des courses hippiques sont organisées. La commune est même approvisionnée en biens de consommation et d'équipements que l'on ne trouve pas à Nouméa, par des navires venant directement d'Europe et d'Australie. L'apport de main-d'œuvre étrangère en fait un pôle particulièrement cosmopolite. Même si l'activité minière a dû ensuite, par deux fois, être réduite, l'adaptation, dans les années 60, par les ingénieurs et les techniciens de la SLN de la technique du sondage carotté, puis l'invention du « tritout », relancent une exploitation à nouveau économiquement viable.

... à aujourd'hui

La période des « Événements » a marqué la commune de Thio, mais le personnel multi culturel de la SLN, a su préserver son entreprise. Au plan extraction, la ressource exceptionnelle des gisements de Thio permet encore de produire du minerai 135 ans plus tard même si les gisements sont de plus en plus pauvres et profonds. Quelque 190 salariés SLN travaillent actuellement à Thio, ainsi que de nombreuses entreprises sous-traitantes. La SLN est ainsi l'employeur le plus important de la commune qui compte environ 2 800 habitants. Par ailleurs, depuis 2008, une convention de partenariat tripartite (commune, province Sud et SLN) permet de soutenir Thio dans ses programmes d'investissements et équipements structurants (ponts, forages et captages d'eau, etc). Cette convention a été renouvelée en 2015. De nombreux partenariats avec des entreprises locales traduisent la contribution du « Nickel » à un développement économique et social local, équilibré, dans le respect de la diversité de son berceau historique.

LES COMMUNAUTÉS GÉNÉRATIONS SLN



À une époque où la mécanisation industrielle atteignait un plein essor dans les usines sidérurgiques et les entreprises de transformation, il n'en était pas de même sur le terrain minier. Si le marteau piqueur allait bientôt faire son apparition, les ouvriers de la mine en étaient restés à la pioche, à la barre à mine (qui portait bien son nom), à la pelle et à la brouette. On pouvait cependant utiliser le bâton de dynamite pour venir à bout des énormes blocs rocheux.

La main-d'œuvre était alors primordiale, indispensable, nombreuse et corvéable à merci. Mais s'il était possible de trouver assez facilement des hommes dans les régions proches des grandes agglomérations, où le chômage sévissait en cette fin de 19e siècle, cela était très différent dans une île du bout du monde qui, quoique d'assez vaste étendue, était encore peu peuplée. Il y avait là des militaires, des administrateurs de toutes les catégories, des aventuriers, des colons encore peu nombreux et qui n'étaient pas venus pour extraire du minerai mais pour travailler une terre qui leur fournirait de quoi vivre (ou survivre) et aussi faire de l'élevage de chevaux pour équiper les militaires et de l'élevage de bovins pour alimenter lesdites troupes armées, mais aussi les condamnés de l'administration pénitentiaire. Car la Nouvelle-Calédonie était devenue une terre de bagne depuis 1864. Il y avait aussi le peuple premier de ce vaste territoire. Vivant de pêche, de cueillette et de la culture des tubercules, ils n'étaient certes pas habitués au travail sur les mines. Il y avait aussi quelques émigrés de l'Australie voisine, parfois anciens convicts et aussi anciens mineurs. Il y avait enfin le peuple de l'archipel voisin des Nouvelles-Hébrides.

C'était donc un ensemble de populations de statuts juridiques divers et d'origines diverses qui pouvaient être engagées, lorsque la Société Le Nickel prendra un essor nouveau au début des années 1880, grâce à l'importante intervention de la banque Rothschild. Certes il existait déjà une main-d'œuvre familière des exploitations minières qui s'étaient développées particulièrement dans le nord de la Grande Terre, dans la région du Diahot mais également sur la côte Est (Boakaine, Thio).

Les divers groupes de population qui interviendront sur les mines

- Main-d'œuvre européenne de statut libre.
- Main-d'œuvre de statut « libéré ».
- Main-d'œuvre mélanésienne kanak.
- Main-d'œuvre mélanésienne néo-hébridaise (Vanuatu actuel).
- Main-d'œuvre de statut pénal (les forçats, les relégués).
- Main d'œuvre asiatique :
 - les Chinois (main-d'œuvre éphémère) ;
 - les Japonais (d'abord 1892 puis 1900) ;
 - les Tonkinois (d'abord 1891, puis 1895 mais surtout 1919) ;
 - les Javanais (d'abord 1896 mais pour l'agriculture, puis 1908).
- Main-d'œuvre océanienne, après la Seconde Guerre mondiale :
 - les Tahitiens ;
 - les Wallisiens.

Main-d'œuvre bon marché de l'époque coloniale qui évoluera au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Mais main-d'œuvre originale certainement, par le brassage des identités, des religions, des cultures.



FAMILLE TRIGALLEAU

des années 10 à nos jours

Marie-Clémentine est la troisième génération de la famille à travailler à la SLN, après son arrière-grand-père Henri et son grand-père Raymond. Elle a choisi de poser en haut du Ouen-Toro avec une vue sur la mer et les îlots, en hommage à son grand-père qui aimait tout particulièrement la mer.

Malgré cet héritage familial, c'est par « un concours de circonstances » comme elle le dit elle-même, que Marie-Clémentine est entrée à la SLN : « Je trouvais que le DEUST géosciences de l'université avait l'air intéressant et donc je l'ai suivi. Puis j'ai effectué un stage au département environnement à la SLN et là, cela m'a tout de suite plu. J'ai ensuite eu la chance d'être embauchée au département géologie. »



2^e génération

Son grand-père, Raymond Trigalleau, a débuté sur les minéraliers à Thio dans les années 50, avant de travailler à Yaté, puis à Doniambo sur les centrales électriques. Il avait pris sa retraite en 1994.

1^{ère} génération

C'est l'arrière-grand-père de Marie-Clémentine, Henri Trigalleau, qui fut le premier à travailler au Nickel, dans les années 10. Il a fini sa carrière comme chef de centre à la centrale électrique de Yaté. En 1957, il reçut la médaille du travail pour 45 ans d'activité.





FAMILLE BURCK

des années 10 à nos jours

Frédéric Burck est la quatrième génération de la famille à travailler à la SLN, après sa mère, son grand-père et son arrière-grand-père, François Sorge. Sa mère, Jeannine Boudot, a travaillé au Nickel de 1967 à 2009. Elle a été secrétaire dans différents services et direction de Doniambo.

Sur la photo prise dans le jardin de la maison familiale à Robinson, construite par son grand-père André Burck, posent (en haut de g. à d.) Ludovic Burck, le frère de Frédéric (il travaille au déchargement à Doniambo), Antoinette Resopawiro, sa cousine qui travaille au centre SLN de Thio, sa mère, Thierry Burck, son cousin (il travaille à l'affinage), Frédéric Burck et son fils Kylan qui porte la veste SLN.

Devant eux, Antoinette Burck, sa grand-mère, pose entourée de ses petits-enfants : (de g. à d.) Lucas Emad (son arrière-petit-fils et fils de Donald Emad qui travaille aussi à la SLN), Tiphaine, fille de Frédéric, Mathieu, jumeau de Lucas et Thomas, le cadet de Frédéric.

Frédéric Burck se souvient : « Quand ma mère n'avait pas terminé un travail urgent, elle venait me récupérer à l'école et on repartait à son bureau. En passant devant le poste de garde, je me cachais au fond de la voiture car les enfants n'avaient pas le droit de pénétrer dans l'usine. J'ai donc connu la SLN très tôt... Aujourd'hui, quand je passe en voiture devant l'usine avec ma famille, mes enfants s'exclament : voilà les cheminées à Papa ! »



1^{ère} génération

C'est l'arrière-grand-père de Frédéric, François Sorge, qui est entré à la SLN le premier, au tout début du XX^{ème} siècle à la fonderie de Thio. Il avait commencé à travailler quelques années plus tôt, à la fonderie de Tao et à la mine. Son petit-fils, Ferdinand Sorge, travaille également à la SLN (cf. p. 43).

2^e génération

Le grand-père de Frédéric, André Burck, a épousé la fille de François Sorge, Antoinette. Il fut contremaître sur la mine de Thio dès 1927. Suite à un accident du travail, il a été muté au bureau salaires de Doniambo. Son propre père (donc l'arrière-grand-père paternel de Frédéric) Robert Burck, fut gérant de la station « Ouaco » située près de la tribu Saint-Pierre, avant de venir travailler au village vers 1930, afin de scolariser ses enfants. Il a alors tenu le poste de boulanger/boucher au « Rationnaire » (distributeur de vivres) pour tous les ouvriers de la mine de Thio.





FAMILLE MÉDARD

de 1911 à nos jours

Mikaël Médard est la quatrième génération de la famille à travailler à la SLN. Il est ici en photo avec sa mère (à d.), Marie-Pierre Moulédous, et sa grand-mère (à g.), Michelle Moulédous. Marie-Pierre est entrée à la SLN en 1973, sur un simple concours de circonstances, en accompagnant une amie qui devait passer un concours. Et c'est à elle qu'on a proposé un stage. Michelle est entrée au Nickel en 1947 à l'âge de 17 ans pour « avoir une occupation ».

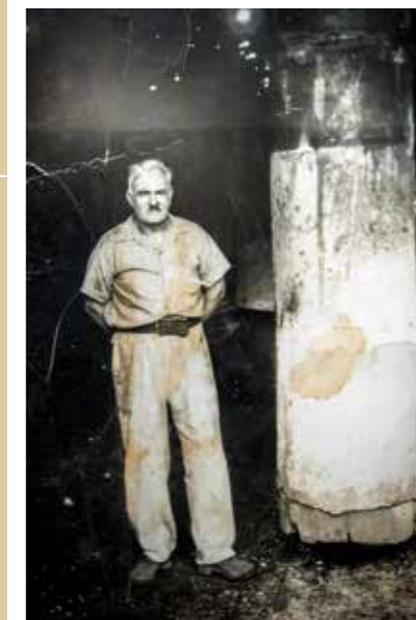
C'est totalement par hasard, en accompagnant une amie à elle qui passait un concours SLN, que Marie-Pierre est entrée au Nickel. On lui a proposé un stage qu'elle a accepté. Cela a été le début de sa carrière.

Sa mère, Michelle Moulédous, garde un souvenir ému de sa carrière à la SLN : « Il y avait une excellente ambiance. C'était une vraie vie de famille. Je me souviens tout particulièrement de mes déplacements à Thio. Il y avait un Javanais qui faisait la pêche les jours de repos. À chaque fois, j'échangeais ma gamelle du Nickel contre sa friture. »



2^e génération

Le grand-père de Mikaël, Paul Moulédous, a travaillé comme cuisinier sur les bateaux SLN à partir de 1952.



1^{ère} génération

C'est Eugène Giraud, l'arrière-grand-père de Mikaël, qui est entré le premier à la SLN, en 1911 à la fonderie de Thio, puis il partit à l'usine de Yaté. Il est également l'ancêtre de la famille Giraud (cf. p. 47).



FAMILLE SORGE

des années 10 à nos jours

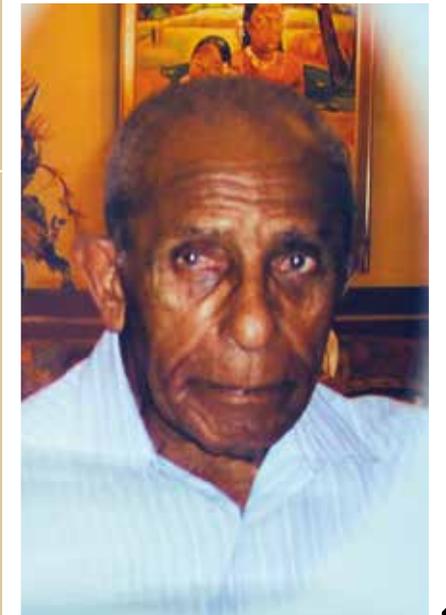
Ferdinand Sorge , représente la troisième génération de la famille à travailler à la SLN, après son père et son grand-père. Ferdinand est entré en 1994 au Tamon, Thierry a aussi travaillé à la SLN de 1967 à 1969. Sur la photo prise à Trianon, devant la maison de Ferdinand, posent, de gauche à droite, Thierry, Margot, la fille cadette de Ferdinand, Ferdinand, son épouse Irène et leur fille aînée Laura.

Thierry se souvient de l'arrivée du premier navire de 30 tonnes à Thio : « Quand il arriva à quai, ce fut très difficile de le décharger et le bac qui aidait au déchargement s'échoua sur le sable. On appela alors mon père pour venir manœuvrer. Il a dû attendre la marée haute pour le remorquer. » Par ailleurs, Thierry tient à rendre hommage à MM. Veillant et Bouillet qui furent deux personnes importantes sur le site de Thio.



1^{ère} génération

Le grand-père de Ferdinand, François Sorge, est entré à la SLN au tout début du XX^{ème} siècle à la fonderie de Thio. Il avait commencé à travailler quelques années plus tôt, à la fonderie de Tao et à la mine.



2^e génération

Adolphe-Frédéric Sorge, surnommé Didick, le père de Ferdinand et Thierry, a suivi les traces de son propre père et est entré à la SLN en 1935, tout d'abord comme conducteur d'engins puis comme charpentier de marine.

LES COMMUNAUTÉS
MAIN D'ŒUVRE
EUROPÉENNE
DE STATUT LIBRE
ET LIBÉRÉ



La main-d'œuvre européenne de statut libre

Il s'agit des ouvriers du début des exploitations. Cette main-d'œuvre composée de plusieurs nationalités aura souvent transité par l'Australie, vaste territoire aux immenses besoins de toute nature. Individus à l'esprit aventurier, ils apparaîtront dès la découverte du minerai vert. Certains d'entre eux ayant déjà travaillé sur les mines australiennes. Ils occuperont des emplois plus élevés dans la hiérarchie d'encadrement. La Société Le Nickel fera également appel à des Français pour ces emplois. On assistera aussi à l'engagement d'ouvriers issus du monde agricole qui trouvaient là une possibilité d'un emploi stable et rapidement rémunérateur. Lorsque le gouverneur Feillet fera sa campagne de recrutement, un certain nombre de déçus du difficile métier d'agriculteur ou d'éleveur viendront se faire engager sur les nouvelles mines, mais ils ne seront jamais très nombreux. Il est alors fait appel aux autres communautés, en particulier les Asiatiques qui apparaîtront dans le paysage minier dès le début des années 1890.

La main-d'œuvre de statut « libéré »

L'important vivier constitué par les condamnés aux travaux forcés (les bagnards) va permettre d'y puiser une main-d'œuvre bon marché et corvéable à merci. Cependant, au début, l'engagement de cette catégorie sera assez compliqué sur le plan juridique. Aussi on va avoir recours aux libérés qui étaient astreints à doubler leur peine et dans la grande majorité des cas à séjourner pour toujours sur le territoire. Dépendants encore de l'administration pénitentiaire, ils étaient considérés comme des parias par la population et n'avaient pas le droit de résider à Nouméa. Ce recours aux libérés était déjà ancien dans tous les domaines. Ils étaient cependant plus exigeants, se considérant plus libres que les autres catégories de la pénitentiaire qui n'avaient aucun droit. Ces libérés ne furent cependant jamais très nombreux sur les mines.

Plus tard, au XXe siècle, les anciens bagnards se mélangeront sans distinction avec la main-d'œuvre libre.



FAMILLE GIRAUD - DELORT

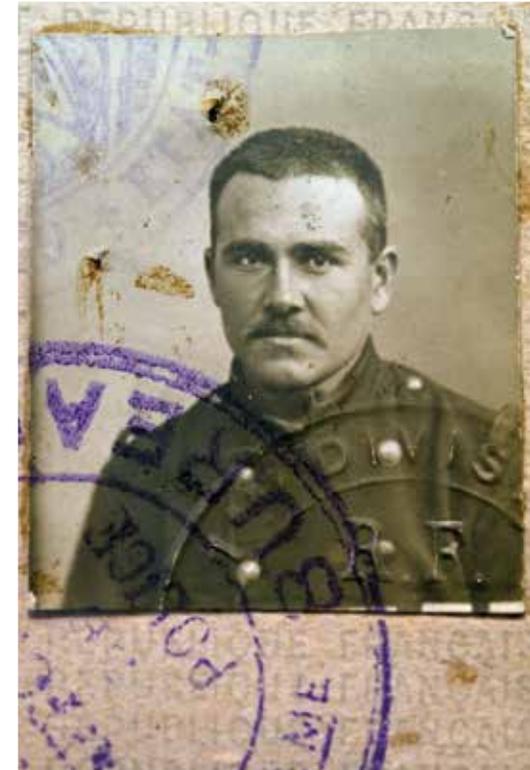
de 1911 à nos jours

(De d. à g.) Daniela Delort, actuellement en poste au département informatique (DSI) de la SLN, pose ici avec son grand-père, Edouard Preud'homme, âgé de 98 ans, embauché à la fonderie de Thio, en 1911, et plus vieux retraité SLN encore en vie ; et avec son père, Eugène « Lulu » Giraud, qui a travaillé au Nickel de 1954 à 1991.

L'arrière-grand-père de Daniela, décédé en 1899, était sous-traitant de la SLN à Thio. Sa veuve aurait été embauchée à la SLN à son décès.

La photo devait initialement être prise à Yaté, là où le grand-père a également travaillé, et où le père de Daniela est né, mais le grand âge d'Edouard n'a pas permis le déplacement. Le mari de Daniela, Jérôme Delort, travaille également à la SLN, au centre minier de Tiébaghi.

Daniela nous raconte une anecdote concernant son père Eugène « Lulu » Giraud : « son chef le voit conduire son père au travail. Il l'interpelle en lui demande s'il sait conduire et Lulu répond que oui. Alors son chef, lui dit, d'un air moqueur : tu prends la brouette, le seau et tu vas vider les latrines. Cela a été le premier emploi de papa à la SLN. Il avait 16 ans. »



1^{ère} génération

Eugène Giraud est le grand-père paternel de Daniela. Il fut embauché à la fonderie de Thio en 1911 puis partit ensuite à l'usine de Yaté.



FAMILLE LAMOTTE

des années 1900 à nos jours

L'un des fils de Patrick, Cédric, représente la cinquième génération des Lamotte à travailler à la SLN. La lignée Lamotte remonte jusqu'à l'arrière-arrière-grand-père de Cédric. Puis, les parents de Patrick, Jacqueline et André, sont entrés à la SLN, respectivement en 1952 et 1953, tous deux comme analyste au laboratoire. Ils se sont d'ailleurs rencontrés sur leur lieu de travail. Sur la photo, prise dans la maison de ses parents à Magenta, posent, de gauche à droite, André, Cédric, le fils qui travaille également à la SLN, Jacqueline la maman, et Patrick.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, le grand-père de Patrick, Gabriel, a reçu l'ordre de ses supérieurs de creuser des tranchées dans un cimetière de la Vallée du Tir ; souvenir difficile, puisqu'ils déterrèrent des ossements et cadavres. Suite à cet épisode traumatisant, Gabriel tomba gravement malade. Néanmoins, tout comme ses parents, Patrick se dit « très fier de faire partie de cette société qu'est la SLN et espère que son petit-fils, qui n'est pas encore conçu, y travaillera un jour ! ».



1^{ère} génération

L'arrière-grand-père de Patrick, Frédéric Lamotte, est entré au début du XXe siècle à la SLN, sur le site de Thio, comme fondeur.



2^e génération

Le grand-père de Patrick, Gabriel Lamotte, est entré à la SLN en mars 1935, à l'atelier Fer alors sous la responsabilité de M. Bénébig.



FAMILLE COQ - COULON

de 1926 à nos jours

Pascale Coq épouse Coulon est la troisième génération de la famille à travailler à la SLN, après son père, Rémi Coq, et son grand-père Lucien Coq. Elle pose ici avec son père qui est entré à la SLN en 1960 au laboratoire de Thio. La photo a été prise à Doniambo, devant ce qui était la maison du Caporal, reconvertie depuis en bureaux et située au-dessus des laboratoires de la SLN, laboratoires où son père a travaillé pendant 38 ans. Pascale est mariée avec Valentin Coulon, dont la carrière se déroule actuellement à la SLN.

Lorsque Pascale, diplômée d'un bac + 2, annonce à son père qu'elle veut prospecter pour un poste à la SLN, il lui répond : « Je t'interdis de travailler à la SLN. »

On est en 1989, Pascale a 20 ans et son père, sachant les difficultés que rencontrent les femmes dans des sociétés très masculines, veut protéger sa fille. Malgré l'avertissement de son père, Pascale entre à la SLN en tant qu'assistante. Elle se souvient des premières réflexions de ses collègues masculins. Une époque fort heureusement révolue ! Pascale a su se battre et travailler dans plusieurs domaines avant de finalement être promue en 2007 chef de section du service import-export.



1^{ère} génération

Le grand-père de Pascale, Lucien Coq, est entré à la SLN en 1926. Il travaillait à cheval sur mine à Koné. Puis il a été muté à Voh, Thio et Nouméa. Son frère Léon, entré à la SLN en 1935 à Thio, est l'ancêtre d'une autre famille, les Tessier (cf. p. 117).



FAMILLE RUSSET-CHANTREUX

de 1918 à nos jours

Mireille Russet, entrée à la SLN en 1981, est la quatrième génération de la famille à y travailler après son oncle, Georges Chantreux, son grand-père, Charles Chantreux, et son arrière-grand-père Aimé Bonthoux.

Elle pose ici avec ses parents et son fils Kévin Gayon, sous-traitant pour la SLN, sur la locomotive devant le musée de la mine à Thio. Cette commune représente le berceau de la famille, son grand-père Charles ayant vécu et travaillé à Thio, tandis que sa mère y est née. L'oncle de Mireille, Georges Chantreux, a également travaillé à Thio, vers 1948-1950.

Le 11 février 1909, *La Joliette*, minéralier à voiles, est en cours de chargement de nickel à Thio. Un cyclone est annoncé mais aucun remorqueur n'est disponible pour le tirer jusqu'au large et *La Joliette* coulera en quelques instants. Le grand-père de Mireille, en tant que scaphandrier, a participé au découpage de sa poupe, sous la commande de John E. Johnston à partir de 1938.

Ce minéralier à voiles dont la coque repose à 12 mètres de fond n'a donc plus sa poupe. Elle a été découpée par des scaphandriers. Ses cales recèlent encore des godets de chargement.

L'histoire du naufrage de *La Joliette* a même inspiré le créateur de Spirou qui, en 1946, en a fait une bande dessinée.



2^e génération

Le grand-père de Mireille, Charles Chantreux né en 1902, est entré à la SLN en 1918 en tant que charpentier de marine à Doniambo. Il est parti à Thio en 1933 en tant que scaphandrier. Il a pris sa retraite en 1964.



1^{ère} génération

Aimé Bonthoux (né en 1875) pose ici avec sa femme (à g.) et sa fille Marguerite (la grand-mère de Mireille). En 1927, il était chef d'atelier aux Hauts-Fourneaux à Nouméa.

3^e génération

Georges Chantreux (à d.) est l'oncle maternel de Mireille. Né en 1930, il a été embauché à la SLN en 1948, en tant que charpentier. A sa gauche, Charles son père et Alberte (épouse Russet), sa soeur.



LES COMMUNAUTÉS

LA MAIN-D'ŒUVRE
PÉNALE



C'est en quelque sorte la 3e catégorie de main-d'œuvre européenne. Ceux que le gouverneur Guillain avait appelés « les ouvriers de la transportation » lors de l'arrivée du premier convoi de bagnards en mai 1864. C'était des hommes qui devaient se racheter par le travail et plusieurs centaines d'entre eux vont se succéder sur les différentes mines. Ils seront reconnaissables par leur chapeau de paille jusqu'à la fin du 19e siècle. Mais il n'était pas évident d'utiliser la main-d'œuvre pénale. John Higginson utilisait dès 1878 « les plus valides » aux travaux forcés sur ses mines de cuivre de La Balade, et ce n'est qu'en 1887 que la SLN pourra utiliser cette main-d'œuvre sous forme d'un contrat direct avec le sous-secrétaire d'État aux colonies, Eugène Étienne. Mais ces contrats sont assez compliqués et difficiles à établir, quant au nombre de condamnés qualifiés. De plus il ne faut pas oublier que les ouvriers de la transportation sont mis prioritairement à la disposition des administrations locales et non à celle des entreprises privées. Aussi la position du gouvernement central va évoluer, à partir de 1892, et en 1894 les « travaux miniers » seront définitivement exclus de ces contrats.

Il est à noter qu'à partir de 1887, la Nouvelle-Calédonie va accueillir les relégués ou « multirécidivistes ». Naturellement considérés, à juste titre, comme des individus peu recommandables, cette main-d'œuvre ne sera jamais largement employée dans le domaine privé et leur utilisation par la Société Le Nickel sera donc très limitée.

Parmi les transportés, condamnés de droit commun, on pouvait distinguer une communauté particulière, originaire du Maghreb et qu'on appellera les Arabes. Un petit nombre d'entre eux travailleront également sur les mines de nickel. Mais plus tard, lorsqu'ils auront été libérés, on les retrouvera dans tous les secteurs miniers du territoire, occupant également des postes de cadre au sein de la SLN ou d'autres entreprises de la mine.



FAMILLE KABAR

de 1924 à nos jours

Fabrice Kabar est la quatrième génération de la famille à travailler à la SLN. Il pose ici dans la maison de son père avec (de g. à d.) son grand-père Georges Kabar, son père Jean-Michel Kabar, et leurs épouses (de g. à d.) Georgette, grand-mère de Fabrice et Marie-Claude, sa mère.

Son père, Jean-Michel, est entré à la SLN en 1971 et il a grimpé les échelons jusqu'à devenir chef d'atelier au Camp des Sapins et au Tamon, jusqu'à sa retraite en 2006.

Son grand-père, Georges, a travaillé à la SLN de 1945 à 1968, comme chef du chargement en bord de mer à Thio, puis il partit travailler ailleurs et revint en 1975 à Kouaoua. Lorsqu'il partit à la retraite en 1982, il y était responsable de l'environnement.

Jean-Michel, le père de Fabrice, se souvient : « À l'époque, quand on travaillait sur le Plateau à Thio, tout le monde disait de ne pas se faire d'illusions car Thio n'en avait plus que pour 10 ans. Mais mon grand-père maternel, Louis Merer (il a travaillé 48 ans à la SLN, de prospecteur à chef de mine au Plateau), il nous disait que si le Plateau était bien exploité, on pouvait l'amener au niveau de la mer. Comme d'habitude, il avait raison car Thio tourne encore et pour longtemps ! »



1^{ère} génération

Premier des générations Kabar à avoir travaillé à la SLN, Gustave est l'arrière-grand-père paternel de Fabrice. Charpentier de marine, il a commencé à travailler à Voh en 1924 et a participé à la construction des maisons SLN de Tiéta, avant de travailler à Poya, sur la mine Henriette. Il entretenait les chalands. Gustave Kabar est le descendant de Jolimont Kabar, arrivé de La Réunion en 1865 pour l'agriculture.





FAMILLE ARSAPIN

des années 60 à nos jours

Trois générations de la famille Arsapin ont travaillé à la SLN.

Didier Arsapin (au centre), en poste au téléphérique du Camp des Sapins à Thio depuis 1983, est entouré (à d.) de son fils, Anthony, qui perpétue la tradition familiale en travaillant également au Camp des Sapins comme chauffeur d'engins, et de son père (au fond à g.), Yvon Arsapin, qui est entré à la SLN en 1962 et a travaillé pendant 29 ans à Thio, notamment au chargement du minerai, à l'exploitation du bord de mer. Ils sont accompagnés de Djoey, le second fils de Didier (à g.), de son petit-fils Nolwen (dans les bras d'Anthony) et de l'épouse de Didier, Marie-Jo (au fond).

Ils ont choisi d'être photographiés devant leur petite maison de Boulouparis, là où la famille se retrouve le week-end. Patrice Arsapin, le frère de Didier (photo de d.) travaille au déchargement du minerai à l'usine de Doniambo.

Tout petits, Didier et son frère regardaient leur père avec admiration quand il travaillait au bord de mer à Thio. A l'époque, ils pouvaient monter sur le bulldozer et grimpaient chacun leur tour quand ils n'étaient pas à l'école. Ils pêchaient aussi dans la baie avec l'épervier et rapportaient le repas à la maison. Ils sont ensuite devenus boursiers SLN et c'est donc tout naturellement qu'ils ont suivi les traces de leur père.



FAMILLE BLUM

des années 30 à nos jours

Troisième génération de la famille Blum à travailler à la SLN, Christophe Blum a suivi les traces de son père, de son grand-père et de ses oncles qui travaillaient à Thio, berceau de la famille. Il est entré à la SLN en 2003.

Le frère de Christophe Blum, René-George Blum, entré à la SLN en 1978, travaillait également sur mine à Thio. Il est aujourd'hui, au département environnement.

Un des souvenirs les plus marquants que conserve Christophe est l'inauguration du bateau SLN en 2007 : « Le nouveau minéralier baptisé "Doniambo" a accosté à quai et les employés et leur famille ont pu monter à bord pour le visiter. J'ai trouvé que c'était un très beau geste de la part de la SLN. »



1^{ère} génération

Premier des générations Blum à être entré à la SLN, le grand-père de Christophe Blum, René Bouyer, était conducteur de pelle à Thio dans les années 30.



2^e génération

Le père de Christophe, Sylvain Blum, sur la photo avec sa femme Yolande (née Bouyer), a travaillé au laboratoire de Thio, puis au Plateau de Thio, de 1957 à 1994.



入道者招魂供養之塔

DEPARTMENT OF SERVICE
JAPANESE & THAI
1902
日本の地

FAMILLE VINCENT

de 1914 à nos jours

Denis est la quatrième génération de la famille à travailler à la SLN, après son arrière-grand-père, son grand-père et son père. Il pose avec son père, Bernard Vincent, devant le mémorial des Japonais à Thio, en mémoire de son arrière-grand-père, arrivé à Thio en 1914, en provenance du Japon. Le grand-père maternel de Denis, Denis Tuband, est entré à la SLN aux Grands Travaux, dans les années 40, tandis que son père, Bernard Vincent, a fait toute sa carrière au Nickel, des années 70 jusqu'en 2006.

« Toute notre famille est ancrée dans la SLN », explique Denis. « Depuis l'arrivée de mon arrière-grand-père jusqu'à moi, la SLN fait partie intégrante de notre vie et a beaucoup fait pour nous, comme pour la construction de la Nouvelle-Calédonie. Mon père a débuté sa carrière à Kouaoua et donc, toute mon enfance s'est déroulée là-bas. Je regardais passer les engins miniers et c'était extraordinaire. Donc, après 8 ans dans la Marine Nationale, quand je suis rentré au pays, c'est tout naturellement que j'ai voulu travailler à la SLN. »



1^{ère} génération

L'histoire de la famille Vincent et du Nickel débute le 26 mai 1914, date de l'arrivée du bateau « Hikosam Maru » en provenance de Kobé (Japon) en baie de Thio. À son bord, l'arrière-grand-père de Denis, Juntaro Okada qui travaillera, dès son débarquement, à la SLN de Thio. « Même si je ne trouve pas de correspondance entre le matricule de mon arrière-grand-père et son nom, je sais qu'il a travaillé à Thio. Mais pour l'instant, impossible de savoir si c'est à la mine, à la fonderie, ou à un autre poste », explique Denis qui se passionne pour l'histoire de sa famille.

LES COMMUNAUTÉS
**LA MAIN-D'ŒUVRE
D'ORIGINE
MÉLANÉSIENNE**



Les Kanak sur les mines : utilisés au début comme main-d'œuvre sans qualification, ils sont souvent astreints à des travaux d'abattage et de triage, avant de déplacer le minerai, le mettre en sacs de jute pour le transporter jusqu'aux plates, pour le roulage.

Considérés comme main-d'œuvre irrégulière, bien que contraints aux travaux régis par les lois sur l'indigénat. À la fin du 19e siècle, leur nombre aura même notablement diminué.

C'est après la Seconde Guerre mondiale, à partir des années 1950, suite à la fin du régime de l'indigénat, que leur situation va sensiblement évoluer. Et à partir des années 1970, ils deviendront ainsi une des principales catégories d'acteurs du secteur minier et du secteur industriel de la SLN, occupant alors des emplois appréciés d'ouvriers spécialisés et de cadres.

Les Néo-Hébridais sur les mines : la main-d'œuvre originaire des Nouvelles-Hébrides fit très tôt son apparition sur les mines de Nouvelle-Calédonie. Il faut dire que ces Océaniens étaient apparus sur le marché dès 1865 et dans plusieurs secteurs d'activité. À partir de 1875 on les verra sur les mines bien que les employeurs hésitaient à les utiliser dans des mines souterraines car ils étaient souvent sujets à des affections pulmonaires. Il faut dire qu'on les distinguait aisément, parmi les autres ouvriers des exploitations minières, car ils étaient les seuls à ne pas porter de vêtements. Une mine de nickel du secteur de Thio fut ainsi dénommée la « Mine des sans-culottes » car elle employait essentiellement des Néo-Hébridais travaillant en équipe. On estimait que le quart de ces Océaniens travaillaient sur mines, les autres étaient employés dans le domaine agricole, particulièrement sur les plantations de café, le domaine de l'élevage, sur les quais et même dans l'administration et beaucoup comme domestiques. Lorsque le secteur minier traversait une crise, comme au début de 1885, ces travailleurs néo-hébridais étaient dirigés vers d'autres activités. Lors du renouveau de l'industrie minière ils réapparaissaient sur les mines, au grand regret des planteurs de café. On assistera encore à des périodes de crise, comme entre 1892 et 1895 et entre 1903 et 1906.

Les Néo-Hébridais étaient toujours demandés, mais cela commença à changer à partir des années 1890 où on fera alors appel à la main-d'œuvre asiatique, d'abord des Japonais puis des Tonkinois et des Javanais. Ils remplaceront de plus en plus les Océaniens, non seulement sur les mines mais également dans le domaine agricole où les Javanais se montrèrent compétents et efficaces.

Il convient également de signaler qu'un certain nombre de Réunionnais vinrent en Nouvelle-Calédonie pour entreprendre la culture de la canne à sucre et construire des usines pour l'extraction du sucre. Cette aventure qui s'étendit de 1865 à 1895 se solda par un échec. Mais les Réunionnais, qui introduisirent de nombreuses plantes et arbres fruitiers, arrivèrent avec des centaines d'ouvriers indiens qu'on appela les Malabars. Lors de l'arrêt de cette aventure, les Malabars furent autorisés à s'installer dans la région de La Foa et de Bourail. Un grand nombre rejoindra les Fidji. Quelques-uns trouvèrent un emploi sur les sites miniers mais ils furent peu nombreux.

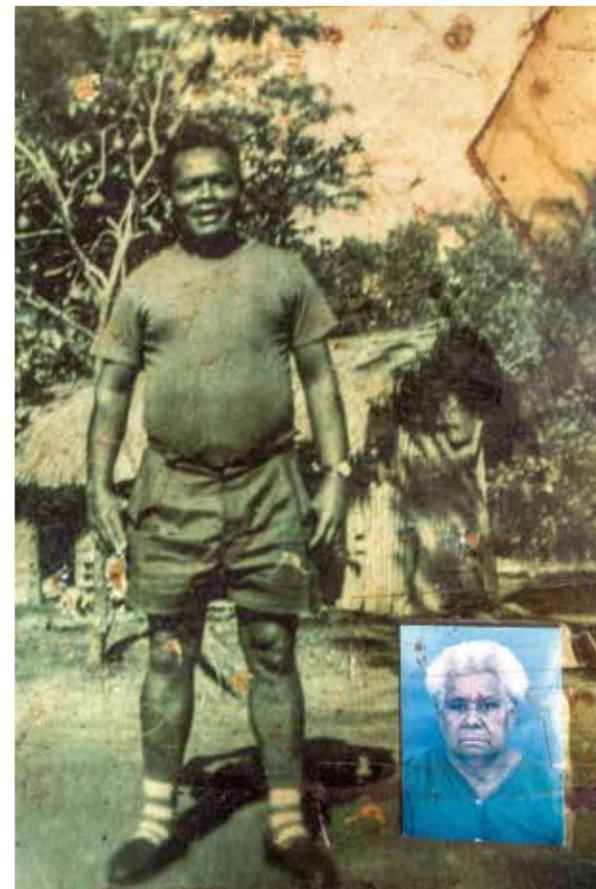


FAMILLE M'BOUERI

de 1957 à nos jours

Mike M'Bouéri est la troisième génération de la famille à travailler à la SLN. Avec son père Pierre, ils travaillent tous les deux sur la mine du Camp des Sapins et son grand-père, Théodore M'Boueri y était également. La photo a été prise dans la maison familiale à la tribu de Saint-Michel, à Thio. S'y sont rassemblés, Mike (en bas à g.) avec son fils Marlonn sur ses genoux et sa femme Emilie Qenegei derrière lui. Pierre M'Bouéri, assis (à d.) est entouré de ses filles Karen (à g.) et Yaelle (à d.). Sur ses genoux, le fils de Karen, Philippe Thomo. Derrière lui, sa femme Carole est debout et tient dans ses bras, Kelvin, le deuxième enfant de Pierre Jr (portant les ignames). Entre eux, Samantha, la femme de Pierre Jr et leur fils Djahyronn.

Pierre se souvient tout particulièrement du cyclone Alison qui s'est abattu sur la Nouvelle-Calédonie en mars 1975. Pierre avait alors 11 ans. Un énorme éboulement s'est produit au niveau du Camp des Sapins recouvrant entièrement une tribu située au pied du camp. Le niveau de l'eau de la rivière était monté jusqu'à deux mètres, formant par la suite un mètre de boue qui recouvrit les habitations. Heureusement, les habitants, voyant arriver le cyclone, s'étaient réfugiés dans l'habitation voisine située en hauteur, et donc protégée de la montée des eaux. « C'était chez mon oncle Léon M'Bouéri, qui a aussi travaillé à la SLN au Camp des Sapins et au Tamon. »



1^{ère} génération

Théodore M'Bouéri, le père de Pierre, fut le premier à entrer à la SLN, à Thio en 1957. Il est décédé en 1970 des suites d'un accident de travail.



ΚΟΥΑΟΥΑ



Kouaoua, le plus grand gisement au monde d'un seul tenant

D'hier...

L'activité minière de Kouaoua remonte à l'époque pionnière de la fin du XIXe siècle. Le village est créé à partir du début de l'exploitation minière du nickel dans les années 1890. Mais, jusque dans les années 60, son exploitation est sporadique, les théories géologiques et minières de l'époque affirmant qu'il n'existait pas de gisement important de saprolites sous de forts recouvrements de latérites. Dès 1960, la SLN entreprend le développement du village. Elle y construit des maisons, un stade, un dispensaire et bien d'autres infrastructures. Parallèlement, elle entame la reconnaissance des ressources de la région. Et, dans les années 1970, au dernier jour du dernier sondage d'une toute dernière campagne, ses géologues découvrent un amas auquel personne ne croyait plus, le plus grand gisement de nickel oxydé d'un seul tenant du monde : 23 millions de tonnes ! En 1977, la SLN commence l'exploitation de cette mine et réalise le plus long convoyeur curviligne au monde : la « Serpentine ». Partis en 1977 d'une altitude de 717 mètres, les mineurs de Kouaoua touchent, trente ans plus tard, le fond de la carrière centrale de Méa au niveau 529 mètres... un moment rare dans la vie d'un mineur !

... à aujourd'hui

Depuis, de nombreux petits et moyens gisements sont exploités en périphérie du gisement exceptionnel qu'était Méa, grâce à des adaptations technologiques qui permettent la mise en valeur de minerais dans des conditions économiques rentables. La SLN génère à Kouaoua plus de 200 emplois directs. La très grande majorité des femmes et des hommes qui y travaillent viennent des vallées de Kouaoua, Poro, Néaoua, Canala ou Houaïlou et La Foa.

La commune de Kouaoua bénéficie également d'une convention avec la SLN et la province Nord visant à l'aider au financement de ses équipements structurants. Ici, c'est au quotidien que l'intégration de la SLN au cœur de la Nouvelle-Calédonie et sa participation au développement se constatent concrètement.



FAMILLE CANEL

de 1921 à nos jours

Jean-Pierre Canel, entré à la SLN en 1981, est la troisième génération de la famille à travailler à la SLN, après son père, Alphonse Canel, et son grand-père, Alfred Canel. Il pose ici en compagnie de son épouse Régine, fille de Marcel Richert, lequel a aussi travaillé à la SLN, au service Géologie/sondages de 1971 à 1982. Jean-Pierre est un fêru de botanique : ils sont ici sous un santal de leur jardin nouméen. Jean-Pierre est assistant chef de projet informatique. En mémoire de son père, il tient à la main le casque de travail qu'il portait.

Jean-Pierre se souvient : « mon père m'a raconté qu'avant de quitter l'atelier, le jour de son départ à la retraite, il a posé sa main gauche sur un mur (il était gaucher) et tenant un crayon de l'autre main, il en a dessiné le contour, puis écartant bien les doigts, il a tendu ses deux mains vers ses collègues pour leur montrer qu'il les avait bien tous. Les menuisiers sont exposés aux accidents de la main et peuvent fréquemment perdre des doigts, il ne l'a jamais oublié pendant sa carrière. Il était soucieux de la sécurité au travail. »



2^e génération

Son grand-père, Alfred Canel, né à Nouméa en 1882, a travaillé comme stockman et gérant de la station SLN de Kua de 1921 à 1947.



1^{ère} génération

Son père, Alphonse Canel, né à Nouméa en 1919, a travaillé à l'atelier bois SLN du 6 février 1939 au 30 juillet 1979, date de son départ à la retraite.



FAMILLE SETIANO

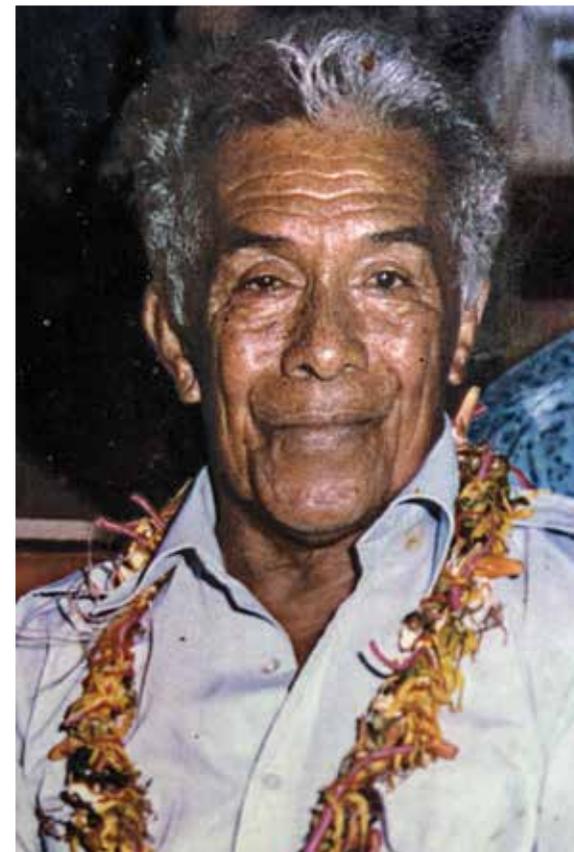
des années 60 à nos jours

Jeanne Setiano est la troisième génération de la famille à travailler à la SLN, après son père, Sakopo Setiano, et son grand-père Péato Setiano. Son grand-père et son père sont entrés à la SLN, à Thio. Son père, qui a débuté comme docker, a été embauché à la fin des années 60 comme agent de maintenance à Thio puis à Népoui avant d'être muté à Doniambo au milieu des années 80 comme « vulcanisateur ».

Jeanne (5e au premier rang en partant de la gauche) pose à côté de son père (à sa droite) et de son mari (à sa gauche) ainsi qu'avec toute sa famille, dans sa maison à Robinson.

Le mari de Jeanne, Pierre de Bascoche, a également travaillé à la SLN de 1968 à 2009, débutant sa carrière comme ingénieur métallurgiste. « Tous les hommes de ma vie ont travaillé à la SLN », explique-t-elle en souriant.

Se remémorant ses souvenirs d'enfance, elle raconte : « Un jour de repos, mon père (Sakopo) a reçu un appel pour une urgence au travail. Il était alors à Népoui. Nous étions une grande famille et maman devait être absente ce jour-là. Mon père a dû alors embarquer avec lui en voiture les plus petits pour se rendre sur le lieu de travail au bord de mer. Il m'a donc emmenée avec mon grand frère Cyprien (en arrière-plan sur la photo), nous avions environ 5 et 7 ans. Nous avons attendu dans notre voiture, une DS blanche, et en revenant, quand nous lui avons demandé pourquoi il avait été obligé de se déplacer, mon père nous a alors expliqué sa notion personnelle du travail. Il lui tenait à cœur de bien faire son travail pour une société qu'il respectait, admirait profondément et grâce à laquelle, il avait professionnellement tout appris. »



1^{ère} génération

C'est le grand-père de Jeanne, Péato Setiano, qui est entré le premier à la SLN au début des années 60, comme docker au chargement du bord de mer sur le site de Thio.

LES COMMUNAUTÉS
**LA MAIN-D'ŒUVRE
ASIATIQUE**



À partir des années 1888 la politique coloniale française va se modifier radicalement au sujet de l'avenir de la Nouvelle-Calédonie. Juste bon pour y installer un bagne, la Nouvelle-Calédonie va se transformer en colonie productive et prospère et va tout faire pour favoriser l'implantation de colons libres. On envisage d'encourager les plantations de café et l'on peut dire que les années 1888 à 1891 sont des années charnières pour l'avenir calédonien. Plusieurs centres agricoles seront créés alors qu'on envisage de plus en plus l'arrêt de la transportation dans ce territoire, certes loin de la métropole, mais dont on vantait la salubrité et la qualité de vie. C'est le Conseil général qui demandera à deux reprises la fermeture du bagne, le 4 avril 1892, puis le 10 juillet 1893. Il sera enfin entendu car le 11 décembre 1894 le ministre annonce officiellement la fin de la transportation. Un nouveau gouverneur, Paul Feillet, neveu de l'influent président du Sénat, arrivera en 1894.

Qu'en était-il de la main-d'œuvre, toujours abondamment demandée, des sites miniers ? On ne souhaitait plus utiliser les libérés et on ne pouvait plus utiliser les bagnards. Les Néo-Hébridais, de santé fragile, étaient de moins en moins sollicités. Les Européens libres, à qui l'administration offrait des avantages en nature pour cultiver les lots de terre qu'on leur attribuait, préféraient s'essayer à ce nouveau métier de « colons » pas toujours facile mais que certains d'entre eux connaissaient déjà.

On avait fait une tentative avec des Chinois, en 1884. On en signale 166 qui sont embarqués à Singapour et qui auront un contrat de trois ans. En 1887, plusieurs tentatives de nouveaux recrutements seront entreprises en terre chinoise mais des difficultés de toute nature vont constamment se dresser au cours des discussions. Il faut dire que les Anglais avaient un véritable monopole de ce type d'affaires et que la France, qui venait de s'implanter au Tonkin, était en butte avec la diplomatie chinoise qui n'appréciait pas cet état de fait. Pendant ces démarches, qui n'aboutiront pas, on va envisager une autre solution en se tournant vers le Japon qui s'ouvrait maintenant vers le monde extérieur, depuis la disparition de l'ère Shogun et l'arrivée de l'ère Meiji. Et l'on envisagera également la possibilité de la main-d'œuvre indochinoise et plus particulièrement tonkinoise, le Tonkin étant français. Puis on se tournera aussi vers la Hollande, autre puissance coloniale, qui occupait le vaste archipel indonésien...

▲▲▲▲▲ LES COMMUNAUTÉS
LES JAPONAIS



En 1891, la SLN sollicite auprès du gouvernement japonais l'envoi de 600 travailleurs sous contrat. Le gouvernement nippon exige que cette émigration soit effectuée par l'intermédiaire d'une société privée japonaise.

C'est la société Yoshi-Sa qui aura ce privilège et un surveillant général et accompagnateur est recruté ; il parle français et connaît la culture française, chose rare à cette époque. Malheureusement le recrutement se fait hâtivement, en trois semaines, ce qui n'a pas permis de sélectionner le profil des futurs travailleurs de la mine qui ne savaient même pas ce qu'ils auraient à faire. Eux qui étaient issus de familles d'agriculteurs de l'ouest de Kyushu (région d'Amakusa). C'est le 25 janvier 1892 que le vapeur Hiroshima-Maru débarque à Thio ces courageux jeunes hommes de l'empire du Soleil Levant, avec également 228 tonnes de marchandises diverses pour la SLN. Les Japonais vont découvrir la nature sauvage, la terre rouge et les logements très sommaires. Les mines en hauteur doivent être rejointes très tôt le matin par des chemins escarpés. Des agitateurs infiltrés dans leur groupe les incitent à une révolte. Beaucoup demandent leur rapatriement. On va s'apercevoir que les Japonais appartenaient à un pays libre, organisé et représenté diplomatiquement auprès de la France. Ce n'était pas des coolies...

Alors que la durée du contrat était de cinq ans, on va assister, dans les trois premières années, à un retour échelonné de 80 % d'entre eux. Seuls 97 termineront leur contrat, 89 retourneront au Japon, et 8 choisiront de rester en Nouvelle-Calédonie. La Société Le Nickel ne va pas renouveler immédiatement l'expérience mais trois ans plus tard les négociations reprennent avec le gouvernement japonais qui exige que ses ressortissants soient considérés comme des Européens et qu'ils bénéficient de nouvelles conditions d'embauche et puissent même être hébergés près des sites miniers. Les convois reprennent alors avec des contingents plus réduits mais réguliers. Il y a toujours des tracasseries de toute nature, des grèves sporadiques, des évasions des sites miniers, l'apparition de diverses maladies, dont le bérubéri qui disparaîtra cependant avec une diminution des rations de riz remplacées par du pain et l'augmentation de viande, etc. On estime qu'entre 1892 et 1919 (date de l'arrêt de l'émigration japonaise par la France, ruinée par la Grande Guerre), 5 575 émigrés japonais auraient travaillé sur les mines de nickel (dont 2 915 pour la SLN).

À la fin de leurs contrats, les ressortissants japonais avaient la possibilité de rester sur le territoire. En 1939 les Japonais représentent 75 % des étrangers libres installés en Nouvelle-Calédonie. Certains ont obtenu la nationalité française. Vivant en famille avec femme et enfants, ils exercent un grand nombre de métiers. Leurs espoirs furent brutalement anéantis par la déclaration de guerre, en décembre 1941, du gouvernement impérial nippon contre les États-Unis et leurs alliés.



FAMILLE YOKOHAMA

de 1930 à nos jours

Maurice Yokohama est la troisième génération de la famille à avoir travaillé à la SLN (de 1980 à 2013) après son père, entré dans les années 60 à la SLN, et son grand-père, entré comme prospecteur au centre minier de Voh en 1930. Ses deux oncles maternels, Jean-Jacques et Édouard Lecourieux, sont tous deux retraités de la SLN. Sur la photo prise au domicile de son oncle Édouard, posent, de gauche à droite, Édouard et Jean-Jacques Lecourieux, Béatrice, l'épouse de Maurice, Maurice Yokohama et leur fille Lila-Rose.

Maurice se souvient tout particulièrement de cette journée du 30 juin 2000 : « Manœuvrant ma grue sur le site de Kouaoua avec deux de mes hommes à terre, j'entreprends une fois de plus cette manœuvre dont j'ai l'habitude. Seulement, pour une raison encore inexpliquée (fatigue, manque d'attention), je heurte la ligne de 33 000 volts avec la flèche de la grue. S'ensuivent un gros choc, puis la disjonction de la ligne électrique jusqu'au barrage. J'ai eu la chance d'en sortir indemne grâce à la présence de pneus qui isolaient la grue du sol. J'ai alors fait la manœuvre dans le sens inverse pour me dégager de la ligne. Par chance, mes hommes étaient éloignés de l'engin et furent donc sains et saufs. Après cet événement, la SLN a mis en place des mesures de sécurité plus strictes. »



1^{ère} génération

Victor Lecourieux, le grand-père maternel de Maurice, est entré à la SLN en 1930 en tant que prospecteur au centre minier de Voh. Il est le père d'Édouard et Jean-Jacques.



2^e génération

André Yokohama, le père de Maurice, est le fruit d'un métissage japonais et ni-vanuatu. Il est entré à la SLN dans les années 60 comme mécanicien à Poro. Puis il fut envoyé à Népoui. Il quitta la SLN à la fermeture du centre.



FAMILLE VIRATELLE

de 1948 à nos jours

Les trois générations de la famille Viratelle se sont retrouvées à Karikaté, chez Alain, entre Nouméa où vit Richard et Bourail où habitent Patrice et Raoul.

De g. à d. : Richard Viratelle est de la troisième génération à travailler à la SLN. Son papa Alain y a travaillé 13 ans, son grand-père maternel Raoul Hardy y a fait toute sa carrière et son grand-frère Patrice en est également.

Raoul Hardy, le grand-père maternel, a été embauché à la SLN en 1948 à Thio pour trier le minerai à la pioche. Toute sa carrière s'est déroulée à la SLN, passant par l'usine de Doniambo, la mine de schiste de Ouatom de nouveau Thio pour enfin finir à Doniambo en 1983. Le père, Alain Viratelle, a commencé en 1970 au magasin de Doniambo. Puis, il est muté au magasin de Népoui. Situé tout près des installations de chargement des minéraliers, c'est la localisation idéale pour Alain qui peut voir, de son travail, l'état de la mer et planifier un coup de pêche dès l'heure de sortie du boulot. A la fermeture du centre de Népoui en 1983, Alain s'engage pour d'autres patrons. Ses deux fils, Richard et Patrice reprennent le flambeau et s'embauchent, l'aîné Patrice, en 1995 et le cadet Richard, en 1997. Embauché à l'atelier Fer, Richard faisait partie de la première équipe qui a fabriqué un exhausteur ici en Nouvelle-Calédonie. Patrice quant à lui, est entré comme chef de quart Engins Mobiles au Plateau de Thio. Puis il a repris ses études en France et est depuis 2008 à Kouaoua, d'abord ingénieur maintenance puis chef de service.



NÉPOUI



Népoui, de « Népoui-cité-dortoir » à « Népoui-village »

D'hier...

Des générations de mineurs se sont succédé depuis les années 1880 sur le massif du Kopéto. Ils y ont exploité plusieurs gisements, de cobalt d'abord, puis de nickel. Jusqu'en 1920, les pionniers exploitaient manuellement du minerai à haute teneur : 6,6 %. En 1968, la SLN s'installe à Népoui en utilisant des moyens mécaniques et construit des villas pour ses travailleurs, une cantine de 270 places, un économat, une école, un centre commercial, un cinéma transformant peu à peu Népoui-cité-dortoir en Népoui-village. Mais, en 1983, le centre minier doit être arrêté car l'activité n'est plus économiquement rentable. Pour exploiter à nouveau les gisements du Kopéto, les ingénieurs de la SLN et du groupe ERAMET mettent alors au point un procédé capable de traiter les minerais à très basse teneur : la laverie, ou unité de traitement du minerai. Cette usine travaille en continu, avec une production journalière d'environ 2 000 tonnes de concentré, soit environ 750 000 tonnes de concentré par an. Grâce à cette technologie, la production minière est relancée en 1994 sur le centre minier de Népoui-Kopéto, pour la plus grande satisfaction des habitants de la région, s'agissant de la principale activité économique génératrice d'emplois.

... à aujourd'hui

Népoui est aujourd'hui un charmant petit lotissement d'environ 1 200 habitants, soit la plus forte concentration de population de la commune de Poya à laquelle il appartient, et regroupe plusieurs services et commerces (poste, médecins, pharmacie, station-service, épicerie, écoles...) tous liés directement ou indirectement à l'exploitation par la SLN du massif de Kopéto. L'effectif du centre est d'environ 200 personnes, issues principalement des communes entourant le site, Poya, Pouembout et Koné. Une quinzaine d'entreprises sous-traitantes représentant plus de soixante-dix emplois opèrent également au centre pour des activités de roulage, d'arrosage des pistes, de transport de personnel, d'entretien mécanique, de gardiennage, etc. Enfin, Poya bénéficie, depuis 2011, d'un accompagnement de la SLN dans le financement de ses équipements structurants, via une convention tripartite, SLN, commune et province Nord.



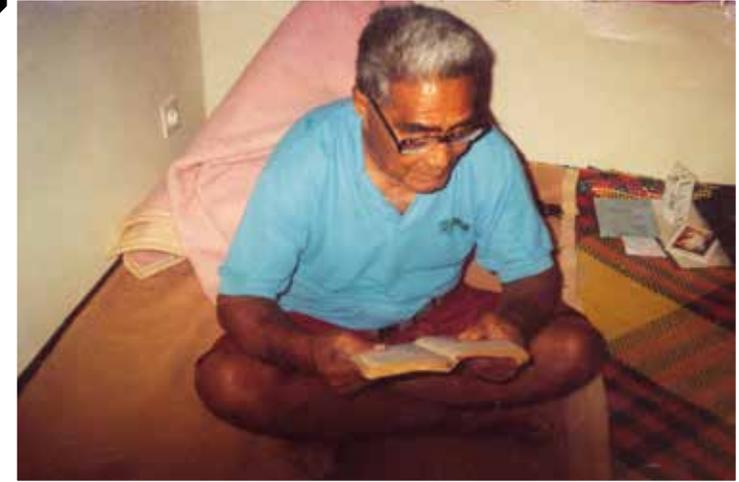
FAMILLE LUAKI

des années 60 à nos jours

Michel Wesley Luaki est la troisième génération de la famille à travailler à la SLN après son père, son beau-père et le grand-père de son beau-père. Il pose ici, dans le jardin de la maison familiale à Koutio, en compagnie de son beau-père, Viliamu Soane Holokaukau qui est entré au Nickel en janvier 1968 au service Travaux Neufs en tant que maçon. En 1970 il intègre la métallurgie à l'ouverture des fours DEMAG puis, de 1981 jusqu'à sa retraite le 1er mai 2008, il sera chef de quart au Service Gardiennage Sécurité.

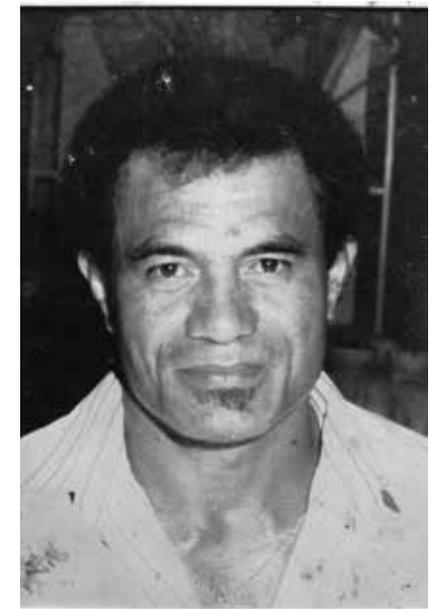
Posent également sur la photo (rang du haut de gauche à droite) : sa sœur, sa mère, son frère, sa femme, la femme de Viliamu Soane ; et (rang du bas de gauche à droite) sa nièce, son neveu, Michel Wesley Luaki, Viliamu Soane Holokaukau, son autre neveu et sa fille.

Michel est le fils et le gendre de salariés SLN. Lui-même est entré à la SLN en 2003 en commençant par un poste de manutentionnaire à la récupération du métal. Puis il a été muté au conditionnement et à l'expédition du ferronickel où il travaille depuis 12 ans avec satisfaction.



1^{ère} génération

C'est le grand-père de son beau-père, Sosefo Ausia Holokaukau, d'origine wallisienne, qui est entré le premier à la SLN en 1964. Il a travaillé à l'atelier Bessemer de 1964 à 1981 et est décédé le 22 juin 1996.



2^e génération

Le père de Michel Wesley, Nasalio Matile Luaki, est la seconde génération de la famille à avoir travaillé à la SLN. Il est entré au Nickel en janvier 1970 à l'atelier FER puis est devenu chaudronnier/chef d'équipe jusqu'à sa retraite en juin 2009. Il est décédé le 21 octobre 2011.

LES COMMUNAUTÉS
**LA MAIN-D'ŒUVRE
INDOCHINOISE**



En 1891 on signale l'arrivée des premiers travailleurs indochinois, pour la mine. On parle d'un convoi de plusieurs centaines de personnes. C'étaient des hommes qui s'étaient révoltés à la suite de la mise sous protectorat français de l'Annam et du Tonkin. Mais il ne semble pas que la Société Le Nickel ait utilisé ces Indochinois à une période où les contrats établis avec l'administration pénitentiaire étaient remis en question. Comme les choses s'étaient très mal passées avec ces condamnés, le gouvernement d'Indochine attendra 1895 pour mettre en route un nouveau convoi dont les contrats suivront à la lettre l'arrêté de 1874 revu et modifié. C'est donc en 1895 que le convoi composé essentiellement de Tonkinois recrutés à Haiphong arrivera à Nouméa. Contrairement à ce qu'on prétendra, ils ont été recrutés en toute connaissance de cause, librement et s'engageront de leur plein gré. Ces jeunes hommes qui seront assurés de percevoir un salaire essaieront ainsi de fuir la vie de misère qui était la leur. Ceux qui étaient mariés pourront venir accompagnés de leur famille. De plus pour qu'ils puissent aisément s'acclimater dans ce nouveau pays, on avait même décidé qu'ils ne devaient pas arriver en Nouvelle-Calédonie entre le 1er décembre et le 15 avril, mois de forte chaleur. Ils bénéficiaient également d'une assistance médicale. La Société Le Nickel ne s'adressait pas directement à un service siégeant au Tonkin mais à un service de l'immigration établi à Nouméa.

À la Société Le Nickel, comme les Japonais donnaient entière satisfaction (à l'aube du XXe siècle), c'est surtout après la Première Guerre mondiale que les Tonkinois furent recrutés en nombre (la France avait mis fin aux contrats avec le Japon à partir de 1919). On verra alors la plupart des mines de nickel presque exclusivement fréquentées par les travailleurs tonkinois.



FAMILLE VU VAN LONG -VIBERT

de 1965 à nos jours

Fabienne Vu Van Long épouse Vibert est la troisième génération de la famille à travailler à la SLN après son père et ses grands-pères, paternel et maternel. Elle pose ici (à g.) en compagnie de son père, Jean-Pierre Vu Van Long (au centre), entré comme technicien géologue à Poro dans les années 80. Devant lui se tient Kristopher Vibert, fils de Fabienne. A droite, la mère de Fabienne, Marie-Évelyne Vu Van Long tient dans ses bras le deuxième enfant de Fabienne, Nathan Vibert. La photo a été prise à Pouembout, avec en arrière-plan le massif du Kopéto car Fabienne travaille désormais au centre minier de Népoui, tout comme ses grands-pères avant elle. Elle y est chef du laboratoire.

À noter que son mari, Steeve Vibert, qui n'est pas sur la photo, travaille également à la SLN depuis 1989.

Fabienne commença sa carrière à la SLN sur le site de Doniambo. Son poste (technicienne étude et méthode à la géologie de Doniambo) l'amena à effectuer des missions en brousse, seule ou avec des collègues, afin d'effectuer des analyses et des études du sol minier. Elle a ainsi découvert la vie sur site minier où, raconte-t-elle, « le soir, au lieu de rentrer chacun chez soi comme c'est le cas à Nouméa, on retrouve ses collègues qui sont souvent ses colocataires dans une maison appartenant à la SLN ou dans une maison d'un habitant du coin. C'est plus convivial ».



1^{ère} génération

Le grand-père paternel de Fabienne, Louis Vu Van Long (à gauche), est entré à la SLN en 1965 comme chef contremaître, puis chef de quart sur les sites de Poro, Thio et Népoui.

Son grand-père maternel, Sarimin Martot (à droite), est quant à lui entré à la SLN également en 1965 comme chef d'équipe à Poro, Thio et Népoui. Ils étaient de très grands amis.



FAMILLE
CASTEL

de 1954 à nos jours

Enrik Castel est la troisième génération de la famille à travailler à la SLN, après son père Edouard, entré à la SLN comme mécanicien à Népoui, et son grand-père, Camille Lombard, qui a débuté sa carrière à Kouaoua en 1954 avant d'intégrer le laboratoire à Doniambo. L'oncle d'Enrik, Jack Lepigeon, est récemment parti de la SLN pour prendre sa retraite, tandis que son autre oncle, Steeve Lombard et sa cousine, Audrey Lepigeon y travaillent actuellement.

On peut ainsi voir sur la photo, prise à Robinson chez le grand-père d'Enrik, de gauche à droite (rang du haut) : Audrey Lepigeon, Steeve Lombard, Camille Lombard et Enrik Castel.

Et, toujours de gauche à droite (rang du bas) : Clara Garcia, une petite-fille de Camille Lombard, Kalaihmingo « Mamy », l'épouse de Camille Lombard et Ludwig Lombard, un petit-fils de Camille Lombard.

Camille, le grand-père d'Enrik se souvient : « À l'époque, la SLN n'exploitait pas que le nickel. On extrayait également le cobalt et le fer, à Goro et Prony. Je me souviens avoir assisté, en 1957, au chargement du fer au centre de Prony, sur le premier bateau avec des installations fixes. »



TIEBAGHI



Tiébaghi, du vieux village minier à la mine du futur

D'hier...

Le massif de Tiébaghi (9 700 ha) et son vieux village minier sont célèbres depuis 1875 grâce à l'extraction du cobalt en petites galeries et, plus tard, pour l'exploitation du chrome. Une première exploitation à ciel ouvert eut lieu de 1901 à 1926. Les vestiges sont visibles encore aujourd'hui et le cratère d'extraction est impressionnant avec 100 mètres de profondeur. À la pelle et à la pioche, les mineurs attaquaient la roche et remplissaient des sacs de 25 kilos, qu'un va-et-vient sommaire emportait vers le bord de mer où était construit un port. Il paraît même que certains ouvriers utilisaient ce va-et-vient pour descendre eux-mêmes au village de Paagoumène... Un téléphérique personnel ! En 1965, on découvre, sous une épaisse cuirasse de roche, les prémices de ce que seront des gisements de nickel. Après études des ressources, une trentaine de salariés de la SLN y ouvrent, en 1997, un centre qui préfigurera la mine du futur.

... à aujourd'hui

En 2001, en collaboration avec le Centre de recherche et de développement de Trappes du groupe ERAMET, la SLN ouvre le centre minier de Tiébaghi en investissant 22 milliards de francs CFP dont 15 pour une Unité de Traitement du Minéral (UTM), une laverie inspirée de celle de Népoui-Kopéto, et le reste pour la construction d'un bord de mer mécanisé avec un convoyeur de 1,8 km (dont les 2/3 sur mer) et l'augmentation de capacité de la mine (ateliers et engins mobiles). Pour l'UTM, les chercheurs et les techniciens ont construit un véritable prototype. Il permet d'abaisser la teneur de coupure du centre et de prolonger la durée de vie de la mine de 20 ans. Ce nouveau centre minier SLN est basé sur les principes du développement durable, en matière environnementale et humaine. La SLN, acteur économique pionnier et de premier plan dans le Nord, a embauché essentiellement dans le bassin d'emploi du Grand Nord (Voh, Kaala-Gomen, Koumac, Poum, Belep, Ouégoa, Pouebo, Hienghène). La commune de Koumac connaît ainsi un essor important depuis la naissance du centre minier. Tiébaghi compte actuellement environ 250 salariés et 250 emplois sous-traitants indirects et induits. Une convention tripartite, commune, SLN et province Nord, permet à Koumac de bénéficier de l'aide de la société dans le financement de ses équipements structurants.



FAMILLE BOCAHUT

des années 30 à nos jours

Christophe Bocahut est la troisième génération de la famille à travailler à la SLN, après son père, Frédéric Bocahut, et son grand-père Jean Bocahut. Son père est entré à la SLN en 1970 comme chauffeur de camion.

La photo a été prise dans la maison de ses parents, Frédéric et Marie-Rose Bocahut, à Ouégoa, dans le salon car il s'agit du coin préféré de sa mère en raison de la décoration asiatique qui lui rappelle les origines de la famille.

On y voit au premier plan, de gauche à droite, Jean et Maxime Bocahut, tous deux frères de Frédéric et retraités de la SLN, Christophe Bocahut, son père Frédéric ainsi que sa mère Marie-Rose... et le chien Caramel !

À la fenêtre, se sont joints (de g. à d.) Olivier, fils de Jean, Adélaïde et son mari Gilbert, frère de Frédéric Bocahut.

Le meilleur souvenir de Christophe fut son premier jour dans la société, le 12 juin 2002, lorsqu'il enfila sa tenue de chauffeur car il était très fier de faire partie de cette grande société. Encore maintenant, Christophe, conducteur d'engins miniers (pelliste titulaire) sur le site de Tiébaghi, est toujours très fier de travailler à la SLN.



1^{ère} génération

Le grand-père de Christophe, Jean Bocahut, est entré à la SLN dans les années 30 sur le site de Tiébaghi. Il est ici en photo avec sa femme, Julia Bocahut, née Ogushiku.



LINKIN PARK
THIRTY SECONDS TO
MARS
AFI
CARDENAS'S TOUR
2016

FAMILLE LE CORNO

de 1942 à nos jours

Robert Le Corno pose ici au parc du Vallon Dore avec son épouse et sa fille. Il représente la troisième génération de la famille Le Corno à travailler à la SLN, après son père et son grand-père.

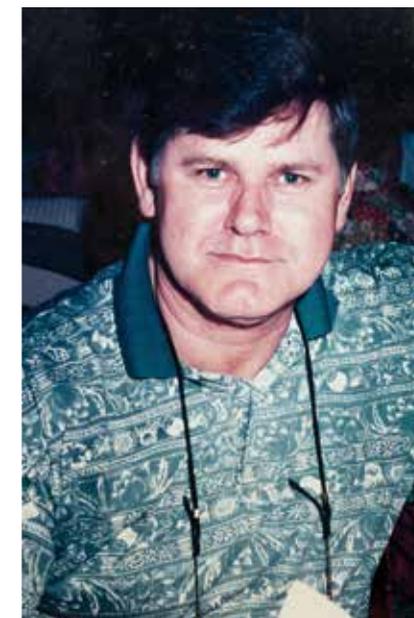
Le père de Robert, Bernard Le Corno, est entré à la SLN avec un CAP maçonnerie. Après avoir suivi des cours du soir et effectué des stages en métropole, il fut nommé formateur au sein de la SLN. Son travail consistait alors à aider les employés à se mettre à niveau dans plusieurs matières dont les mathématiques, dans l'objectif de les aider à passer les examens internes de la SLN (PE2, PE4...). Très pédagogue et patient, Bernard acquit une certaine notoriété en tant que formateur. Lorsque Robert est entré à la SLN, il a tout naturellement bénéficié de la bonne réputation de son père.



1^{ère} génération

Le grand-père de Robert, Robert Bousquet, qui travaillait sur l'ancienne mine de chrome à Tiébaghi, fut le premier à entrer à la SLN, à l'ouverture de la mine de Tiébaghi en 1942.

Il est ensuite descendu travailler à Doniambo, à la coulée des scories. Il est ici en photo avec son arrière-petite-fille Jodie, la fille de Robert Le Corno.



2^e génération

Le père de Robert, Bernard Le Corno, est entré à la SLN dans les années 70, aux travaux neufs, avant d'être en poste à la régulation des fours. Suite à une formation interne en métropole, il a intégré le service formation de la SLN avant de finir sa carrière au laboratoire d'analyse du département d'études techniques et d'investigation.

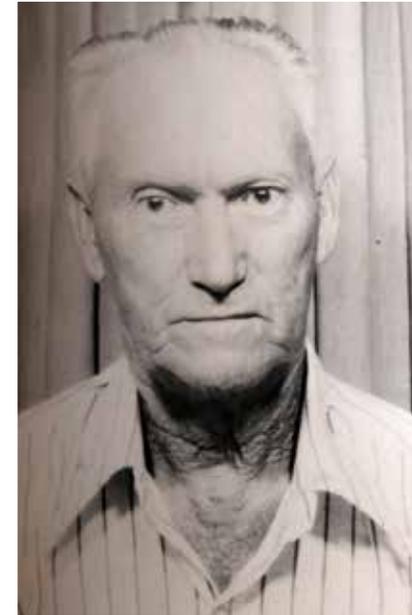


FAMILLE LOXTON

de 1933 à nos jours

Philippe Loxton est la troisième génération de la famille à travailler à la SLN. Il pose ici avec son fils Mathieu sur le terrain familial à Koumac.

Raymond Loxton, le père, se souvient qu'âgé de six ans, il était venu avec ses parents en minéralier de Yaté, où son père travaillait, jusqu'à Thio pour s'y installer. Un voyage mémorable dont Raymond garde encore des souvenirs vivaces.



1^{ère} génération

Le grand-père de Philippe, Léopold Loxton, est entré à la SLN en 1933 comme géomètre, et ce, jusqu'en 1969.



2^e génération

Raymond Loxton, son père, est entré en 1961 à la SLN en tant qu'aide-magasinier. Il a ensuite gravi les échelons en interne pour finir sa carrière en tant que chef du bureau de la comptabilité en 2000. Il est maintenant président des retraités de Thio.



FAMILLE PORTMANN

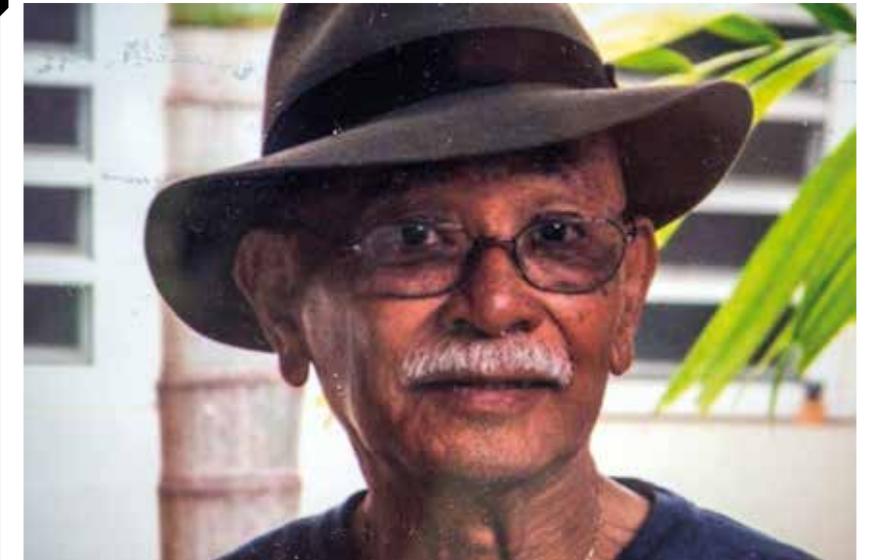
de 1965 à nos jours

Manuel Portmann est la troisième génération de la famille à travailler à la SLN après son père, Constant Portmann, et son grand-père, Fernand Pétaguet.

Son père (debout à g.), est entré à la SLN en septembre 1984 comme chauffeur-peseur.

La photo a été prise à Koné, dans la maison familiale de son grand-père Fernand, aujourd'hui décédé. Posent également sur la photo, la grand-mère de Manuel, Rose Pétaguet (au centre sur la photo) et son fils Cameron.

À Népoui, le grand-père de Manuel avait la charge de conduire la roue-pelle et le stéréoduc, un tapis roulant de 13 km, à l'époque le plus long du monde. Il occupera ce poste pendant 13 ans avant de prendre sa retraite à Koné. Il était connu de tous grâce à sa passion pour la musique : batteur dans un groupe de « Jazz String Band », il animait les bals, les mariages et les étapes du tour cycliste.



1^{ère} génération

Fernand Pétaguet est embauché par la société La Tiébaghi comme mineur dans la mine de chrome en 1948. En 1964, à la fermeture de la mine de Tiébaghi, il trouve un emploi à la mine « Jacques Claude » de Poya puis entre à la SLN en 1965 pour la construction de l'usine de Poro comme manœuvre de force. En octobre 1968, il participe à la construction de Népoui.



DONIAMBO



Doniambo, au centre du dispositif

D'hier...

L'histoire de la SLN et celle de la ville de Nouméa sont intimement liées. En 1854 quand Port de France est créé, c'est un petit village concentré du côté de l'actuelle mairie. En 1877, soit 23 ans plus tard, John Higginson, futur associé de Jules Garnier, fait construire la première fonderie de mattes calédonienne à la pointe Chaleix tandis que Jules Garnier, géologue, découvreur de la « pépite verte » et inventeur du procédé pyrométallurgique pour en extraire le nickel métal, en construit une à Septèmes, dans les Bouches-du-Rhône avec Henry Marbeau.

Le Bordelais Ballande, lui, installe en 1910 ses Hauts-Fourneaux à la pointe Doniambo, occupée à l'époque par un abattoir et un champ de tir. Mais cette « pointe » a l'immense avantage de donner accès à un port naturel en eau profonde (la baie de Doniambo) et... d'être loin de la ville. L'usine était alors implantée sur 3 hectares éloignés de la ville et comprenait non seulement l'usine proprement dite, une unité de production électrique au charbon, des voies ferrées reliant les stocks de matières premières (minerai, charbon et corail) à l'usine et aux quais, mais également les bureaux administratifs de la société ainsi que les cantonnements des engagés ou encore les ateliers fer et bois. Depuis, la ville comme l'usine n'ont jamais cessé de s'agrandir, les ouvriers viennent habiter près de l'usine, pour former les premiers quartiers riverains. À partir de 1909, la deuxième Vallée du Tir accueille ainsi la plupart des 200 ouvriers employés par l'usine des Hauts-Fourneaux. L'usine est rachetée par la SLN en 1931. Dans les années 50, la SLN rénove son usine et s'étendait sur 70 hectares.

... à aujourd'hui

Aujourd'hui, comme dans bon nombre de cas de par le monde, le site industriel, isolé autrefois, est entièrement cerné de quartiers résidentiels et commerciaux. La SLN occupe désormais 250 hectares dans la rade de Nouméa et exploite une usine pyrométallurgique qui transforme le minerai en nickel métal. Pour fonctionner, cette usine dispose d'un parc d'homogénéisation, d'un atelier de préséchage, de cinq fours rotatifs de calcination, de trois fours de fusion électriques, d'un atelier d'affinage et de grenailage, d'un atelier de conversion Bessemer pour fabriquer la matte, d'un port et d'une centrale électrique. Dans le cadre de sa politique de performance industrielle visant à développer des nouvelles technologies adaptées à la transformation locale des minerais, l'usine de Doniambo ne cesse d'évoluer et d'innover pour fournir aux clients de la SLN une production toujours plus performante. 1 200 salariés SLN travaillent à Doniambo, soit plus de 50 % de l'effectif total de la société.

LES COMMUNAUTÉS
**LA MAIN-D'ŒUVRE
INDONÉSIENNE**



Communauté discrète mais travailleuse et efficace. Face au mécontentement grandissant des colons agriculteurs qui reprochaient le détournement des travailleurs asiatiques (Japonais et Tonkinois) au profit des exploitants de la mine, la Nouvelle-Calédonie va faire appel à une main-d'œuvre indonésienne déjà employée par les Anglais. En cette fin du 19e siècle le gouvernement hollandais favorisait le départ de ses jeunes sujets qui ne trouvaient pas toujours d'emplois en terre indonésienne. Les accords se faisant directement entre les gouverneurs des deux colonies, un premier convoi de 170 travailleurs, majoritairement de Java, arrivera à Nouméa, en baie de l'Orphelinat (après 3 jours passés en quarantaine à l'îlot Freycinet), le 16 février 1896. Le voyage s'était effectué à bord du vapeur Saint Louis. Un deuxième convoi de 62 Javanais aura lieu l'année suivante. Après un arrêt de quatre ans, ces convois reprendront en 1901, plus importants. Ces premiers arrivés seront destinés à la culture du café, chère au gouverneur Paul Feillet. À partir de cette date, les Indonésiens rejoindront aussi les sites miniers. Au début ils n'étaient employés qu'au roulage. Par la suite ils manieront, comme les Tonkinois, la pioche, la pelle et la barre à mine. Jusqu'en 1911 ils voyageront à bord de navires anglais, puis entre 1911 et 1919, 2300 seront embarqués sur les navires français des Messageries Maritimes. De 1922 à 1929, ce sont des navires hollandais qui embarqueront 7500 engagés. Après une interruption durant la crise de 1929, 7800 Javanais rejoindront la terre calédonienne entre 1933 et 1939, tous à bord de vapeurs hollandais. Le dernier voyage s'effectuera en 1949. Au total on aura comptabilisé 19 400 adultes, dont des femmes, entre 1896 et 1949 qui arriveront à Nouméa. De 1902 à 1955 on signalera le retour d'environ 12 000 adultes.



FAMILLE AMAT-TEURIA

des années 60 à nos jours

Ghista Amat, troisième génération de la famille à travailler à la SLN, est la petite petite-fille d'Étienne Teuira qui a débuté à la SLN dans les années 60.

Elle est entourée (à g.), de Denis Amat, son père (dessinateur-projeteur au département études générales et réalisations) et d'Andy, son frère ; (à d.) de son compagnon, Sylvain Holdrinet, ainsi que du père de ce dernier, René Holdrinet. Tous deux sont également de la SLN : Sylvain y travaille, René en est retraité. Devant Ghista se tient leur fille Noémie.

Ghista a choisi comme cadre le point de vue de la tour Mobilis, montrant ainsi sa fierté de travailler sur le site de Doniambo et en même temps, le quartier de son enfance, la Vallée du Tir.

Denis Amat se souvient avoir dû dessiner un plan pour un secteur de l'usine. Son chef l'a alors appelé et, devant tout le monde, a déclaré : « Voici le monsieur qui s'est trompé sur les plans de l'usine. » Il en a longtemps voulu à ce chef mais était devenu, depuis, très consciencieux dans son travail.



1^{ère} génération

Étienne Teuira, le grand-père de Ghista, est le premier de la famille à avoir travaillé à la SLN. Il arrivait par bateau de l'île de Tahiti. Il a travaillé aux fours Elkem puis aux fours rotatifs de calcination.



**BORN
TO
FISH**
**FORCED
TO
WORK**
NORFOLK ISLAND
South Pacific

**BORN
TO
FISH**
**FORCED
TO
WORK**
NORFOLK ISLAND
South Pacific

FAMILLE ABDELKADER

de 1940 à nos jours

Julien Abdelkader est la quatrième génération à travailler à la SLN (à Népoui), après son père Jean-Jacques (à Doniambo), ses grands-pères et deux arrière-grands-pères. Il pose ici avec son père Jean-Jacques sur le bateau de ce dernier, symbole de leur passion pour la pêche. La famille est d'origine kabyle avec des métissages kanak et japonais. C'est l'oncle maternel de Jean-Jacques qui a fabriqué la stèle mémorielle dévoilée à Thio en 2010.

Jean-Jacques est entré à la SLN en 1984, pour le démarrage du four DEMAG 9 : « je me souviens de la première coulée de métal que nous avons rempli en sept minutes. J'ai été surpris de voir la poche sans croûte, toujours liquide, du début à la fin de la coulée. En trente ans de carrière, je n'ai jamais revu ce phénomène. »



1^{ère} génération

François Abdelkader, l'arrière-grand-père de Julien, est entré à la SLN en 1940. Il a terminé sa carrière en tant que chef d'atelier aux fours Elkem.



1^{ère} génération

Edouard Legrand est le grand-père maternel de la mère de Julien. Il a travaillé à l'usine SLN de Doniambo, en même temps que François Abdelkader.



2^e génération

Yvon Gallou, le grand-père maternel de Julien a aussi travaillé à la SLN.



2^e génération

Pierre Abdelkader, le grand-père paternel de Julien est entré à la SLN en 1954 comme mécanicien à l'entretien. Il s'est marié avec Louise Matsuda, dont la maman était kanak et le papa japonais.



1^{ère} génération

Sur cette photo datée d'environ 1950, on reconnaît tout à fait à droite Edouard Legrand avec, à côté de lui, François Abdelkader : ils sont amis et ce sont les deux arrière-grands-pères de Julien.



FAMILLE MAILLET

de 1927 à nos jours

Jean-Paul Maillet est le troisième de la génération de la famille à travailler à la SLN, après son père, Jean-Pierre, et son grand-père, Paul. Son père est entré à la SLN dans les années 60 comme chauffeur de camion à Thio. Jean-Paul pose ici devant la croix du Christ au Faubourg-Blanchot, en mémoire de son grand-père qui a participé à son installation.

Jean-Paul se souvient des vieux bus jaunes dans lesquels les collègues parlaient pour se rendre sur les chantiers du côté du Kopéto. Il voyait alors son père les conduire tous les matins pendant que lui se dirigeait vers l'école de Népoui.



1^{ère} génération

Paul Maillet, le grand-père de Jean-Paul, est entré à la SLN en 1927 à l'atelier d'entretien de la marine. Il est également le grand-père de Jorris Alpi et de Katel Cariou (pages suivantes), qui travaillent tous deux à la SLN. Fait notable, il a participé à l'installation de la croix du Christ au Faubourg-Blanchot.



2^e génération

Jean-Pierre Maillet est le père de Jean-Paul. Né en 1946, il commence sa carrière à Thio puis est muté aux fours, à Doniambo. Après l'explosion du four Elkem (1973), il part à Népoui. A la fermeture de ce centre (début des années 80), il est reclassé à Kouaoua où il restera jusqu'à son décès en 2000. Il exerça plusieurs métiers dans l'électricité, les pneumatiques, la mécanique et termina sa carrière au laboratoire minier de Kouaoua.



FAMILLE ALPI

de 1927 à nos jours

Jorris Alpi, est le troisième de la génération Alpi-Maillet à travailler à la SLN. Il pose ici en compagnie de son père, Raymond Alpi, entré à la SLN le 3 janvier 1964 comme mécanicien à l'ancienne centrale électrique (Sygma). Toute sa carrière s'est déroulée à Doniambo et il a pris sa retraite en 2006.

Jorris se souvient tout particulièrement des fours Elkem situés sous une halle, sur la route derrière Magéco : « Des yeux et une bouche avaient été peints sur la toiture de cette halle et on appelait les fours les bonshommes. Je les ai connus quand j'étais enfant. »



1^{ère} génération

Paul Maillet, le grand-père de Jorris, est le premier de cette famille à être entré à la SLN en 1927 à l'atelier d'entretien de la marine. Paul Maillet est également le grand-père de Jean-Paul Maillet et Katel Cariou, qui travaillent tous les deux à la SLN (cf. pp. 111 et 115). Il participa à l'installation de la croix du Christ au Faubourg-Blanchot.



FAMILLE CARIOU

de 1927 à nos jours

Katel Cariou (de d. à g.) est issue d'une longue lignée, paternelle et maternelle, de travailleurs à la SLN. A côté d'elle, son neveu, Yorick Cariou (arrière-petit-fils de Paul Mailliet), son père, Youen Cariou, entré à la SLN à l'âge de 19 ans dans les années 50, son petit-cousin Sébastien Kling (arrière-petit-fils de Paul Mailliet) et sa cousine Nathalie Willemot. Manque sur la photo son mari, Laurent Michalet-Archez. Tous travaillent au Nickel, le papa Youen est aujourd'hui à la retraite.

Katel se souvient tout particulièrement d'une anecdote racontée par son grand-père Paul : un jour où il devait effectuer une réparation sur un minéralier, il décida de monter à bord malgré une grève en cours. La réaction des grévistes fût immédiate : il s'est retrouvé à la baille !



1^{ère} génération

Paul Mailliet, le grand-père de Katel, est le premier de cette famille à être entré à la SLN à l'atelier d'entretien de la marine en 1927. Paul est également le grand-père de Jean-Paul Mailliet et de Jorris Alpi, qui travaillent tous deux à la SLN (cf. pp. 111 et 113). Fait notable, Paul Mailliet a participé à l'installation de la croix du Christ au Faubourg-Blanchot.



FAMILLE
TESSIER-ARMAND
— des années 30 à nos jours —

La SLN est une affaire de famille chez les Tessier. Cinq générations ont travaillé à la SLN, ainsi que les époux et les frères. Aurélie Armand est ainsi la cinquième génération à faire partie des salariés SLN, après sa mère, son grand-père, son arrière-grand-père, et même son trisaïeul. Elle pose ici entourée (de d. à g.) de son oncle, Steward Tessier, de son grand-père, Armand Tessier, de sa mère, Pascale Tessier, du mari de sa mère, Bernard Courtois, du beau-frère de son grand-père, Daniel Martin, de son cousin, William Tessier, et de son oncle, Numa Tessier. Tous travaillent ou ont travaillé à la SLN et la mère d'Aurélié, Pascale, pense même que la suite est assurée avec le petit dernier de la famille, William. Armand Tessier, le grand-père d'Aurélié est entré à la SLN dans les années 50 comme manoeuvre et a grimpé tous les échelons en interne pour finir sa carrière comme agent de maîtrise aux ressources humaines.

La SLN a bercé toute l'enfance, voire toute la vie de famille d'Aurélié et de sa mère Pascale qui raconte : « La SLN a toujours fait partie intégrante de nos vies. Mon père, mon grand-père y travaillaient. Ils ont commencé au bas de l'échelle et ont fait toute leur carrière en interne, grâce à des formations. Petite, je voyais très peu mon père qui enchaînait les quarts. Puis, avec le père d'Aurélié, nous avons vécu à Kouaoua et nous ne fréquentions que des gens de la SLN. Mon frère travaille aussi au Nickel. Et pour Aurélié, entrer à la SLN a toujours été son cheval de bataille. Dans la famille, travailler à la SLN est signe de réussite. »

1^{ère} génération

L'arrière-arrière-grand-père paternel d'Aurélié fut le premier de la filiation à entrer à la SLN. L'arrière-grand-père d'Aurélié, Georges Tessier, lui, est entré au Nickel dans les années 30, à l'usine de Doniambo. Aurélié est également l'arrière-arrière-petite-fille de Léon Coq (grand-père maternel de la femme d'Armand Tessier) qui travailla sur mine à Thio (entré à la SLN en 1935) et est le frère de Lucien Coq, de qui est issue une autre lignée, celle des Coq (cf. p. 51).

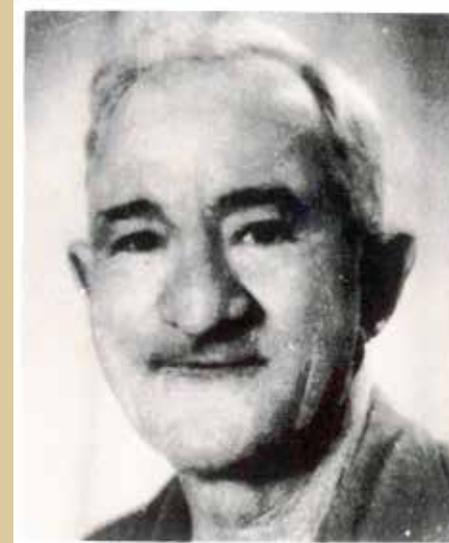


FAMILLE BIENFAIT

des années 20 à nos jours

Laurent Bienfait représente la troisième génération de la famille à travailler à la SLN depuis 2001, après son père, Yves Bienfait et son grand-père Marie-Alexandre Bienfait. Il pose avec sa mère Armelle et deux de ses enfants, Laura et Mickaël, dans la maison familiale de ses parents, à Val Plaisance. Manque l'aîné, Gianni.

Laurent se souvient d'un épisode particulièrement marquant lors d'une astreinte à l'usine : « Je passais juste à côté d'un four et il y a eu une grosse émulsion. Tous les hublots se sont ouverts et à deux minutes près, j'étais grillé sur place ! »



1^{ère} génération

Marie-Alexandre Bienfait, le grand-père de Laurent, fut le premier de la famille à travailler à la SLN, dans les années 20, dans la société des Hauts-Fourneaux, l'ancêtre de l'usine actuelle de Doniambo.

2^{ème} génération

Yves Bienfait, père de Laurent, est entré au Nickel, probablement en 1947, en tant que contremaître mécanicien à l'entretien. Entré à 16 ans, il part ensuite au service militaire mais la SLN le rappelle au bout de six mois. Il est parti à la retraite juste avant les Évènements, en 1984. Toute sa carrière s'est déroulée à Doniambo.





FAMILLE CAMPOT

des années 50 à nos jours

Jérôme Campot (au c.) travaille au four. Il a suivi la voie de son père, Claude Campot (à d.), lequel a travaillé à la SLN de 1974 à 2006. Ils ont choisi d'être pris en photo dans la maison du père, à Rivière-Salée, là où Claude conserve ses médailles, ses diplômes, et tout ce qui atteste de sa fierté d'avoir travaillé au « Nickel ». Ils sont entourés de la mère de Jérôme, Raymonde (à d.), ainsi que de ses fils Jérémy (debout) et Adrien, et d'une petite-fille de Claude et Raymonde, Ashley.

C'est un souvenir dramatique mais marquant que Claude Campot conserve de sa carrière à Doniambo puisqu'il a assisté à l'explosion du four Elkem n°1 qui a fait 4 morts et plusieurs blessés.



1^{ère} génération

Premier des générations Campot à avoir travaillé à la SLN, le grand-père de Jérôme, François Campot, était chauffeur à Doniambo dans les années 50. Il travaillait encore à la SLN quand son fils Claude y est entré.

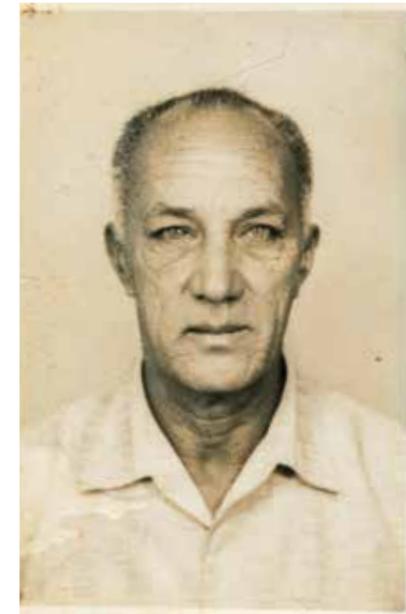


FAMILLE CANALDO

des années 30 à nos jours

Stanley Canaldo, est la troisième génération à travailler à la SLN, après son père et son grand-père. Sur la photo, on reconnaît (rang du haut, de g. à d.) Sandrine Canaldo, sœur de Stanley, Moyra Maccam, petite-fille de Gaëtan, Warren Maccam, le mari d'Edith, Stanley et sa femme Graziella Dubois, Jeffrey, fils de Stanley. Devant lui, Edith, sœur de Stanley. Au premier rang (de g. à d.), Emilia Cerda, petite-fille de Gaëtan, Chrissander Cerda, Huguette, la maman de Stanley, Jocelyn Maccam et Joey, fils de Stanley.

Stanley raconte en souriant que son père est « un gars qui a démissionné trois fois de la SLN. Il voulait essayer d'autres carrières, la poste, pompier, mais à chaque fois la SLN le rappelait pour son expérience. Il a ainsi travaillé autant à Doniambo que sur la mine de Népoui.»

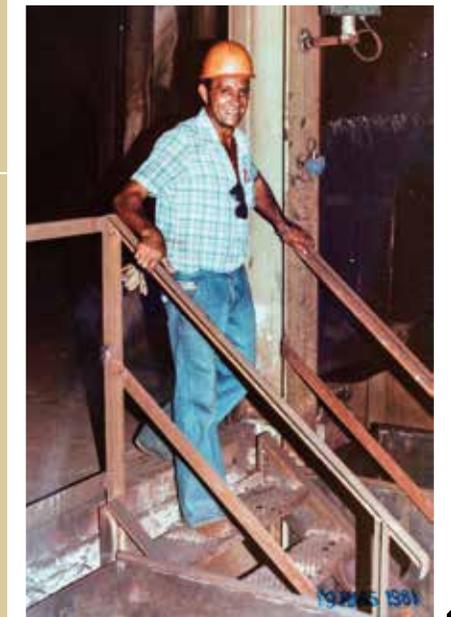


1^{ère} génération

Jim Canaldo, le grand-père de Stanley, est entré à la SLN dans les années 30. Véritable amoureux de la mer, sa haute silhouette et son sourire étaient connus de tous. Il fut particulièrement remarquable lors du déséchouage du « Colorado » en 1962, un de ces bateaux qui transportaient le minerai des centres miniers à Doniambo.

2^e génération

Gaëtan Canaldo, le père de Stanley, a suivi les traces de son père et est entré, pour la première fois, à la SLN en 1959. Ses frères, Jim-Robert et Roy, ont également travaillé à la SLN.



▲▲▲▲ LES COMMUNAUTÉS
**MAIN-D'ŒUVRE
OCÉANIENNE
APRÈS LA SECONDE
GUERRE MONDIALE**



Si, avant la Seconde Guerre mondiale, on pouvait apercevoir, sur les sites miniers, quelques travailleurs polynésiens originaires de Wallis-et-Futuna ou des Établissements français d'Océanie (devenus Polynésie française en 1957), c'est surtout à partir des années 1950 que va se manifester une émigration régulière venant tout d'abord de Wallis-et-Futuna ; les jeunes gens avaient ainsi la possibilité de trouver un emploi principalement auprès de la Société Le Nickel. Mais ils vinrent tout d'abord pour la construction du nouveau barrage de Yaté, dans les années 1950 ; à la fin des travaux, la plupart des travailleurs wallisiens et futuniens décideront de rester en Nouvelle-Calédonie. Les contacts avec Tahiti étaient naturellement beaucoup plus réguliers puisque les navires y faisaient obligatoirement escale sur la ligne Marseille-Nouméa. De plus les amitiés furent particulièrement fortes, lors de la Seconde Guerre au sein du bataillon du Pacifique. Beaucoup de Tahitiens viendront en Nouvelle-Calédonie et s'installeront durablement, comme les Wallisiens d'ailleurs. Le terme de Tahitiens englobe l'ensemble des populations des archipels de Polynésie française. Leur employeur principal sera la Société Le Nickel. Ces deux communautés régionales polynésiennes constituent aujourd'hui une importante partie de la population calédonienne.

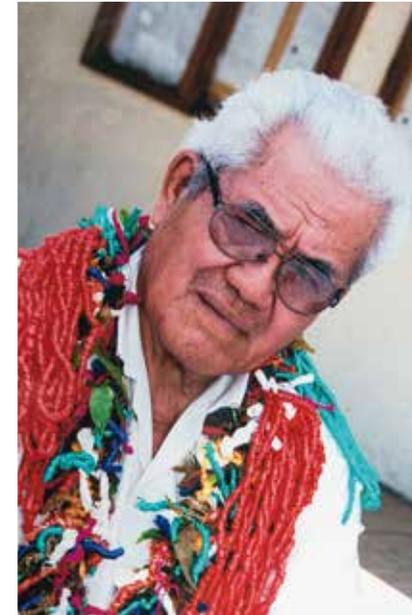


FAMILLE MAFOA-GAUDEFROY

des années 40 à nos jours

Troisième génération de la famille Mafoa à travailler à la SLN, Dodgi Mafoa épouse Gaudefroy pose ici avec sa mère Elisapéta (au c.), son époux Jean-Luc (à d.) et ses deux filles Lisa (à g.) et Kaëli. Elle a choisi d'être photographiée sur le terrain familial, à Saint-Michel, devant les cocotiers plantés par son grand-père et près de la plantation de son père.

Kalolo était un « dur à la tâche » qui aimait se porter volontaire pour assurer des « non-stop », c'est-à-dire plusieurs jours de suite de travail sans repos (les quarts n'existaient pas à l'époque). Ayant travaillé plus de deux semaines non-stop, il avait gagné 15 jours de repos de suite et en était très fier.



2^e génération

Son père, Kamaliele Mafoa, a suivi la voie de son propre père et a travaillé huit ans à la SLN, à la cokerie de Doniambo, avant de monter sa propre entreprise.



1^{ère} génération

Le grand-père de Dodgi, Kalolo Mafoa, première génération de la famille à travailler à la SLN, est entré à Doniambo dans les années 40. Il est arrivé de Wallis au moment d'une vague de recherche de main d'œuvre. Kalolo a également des origines chinoises.



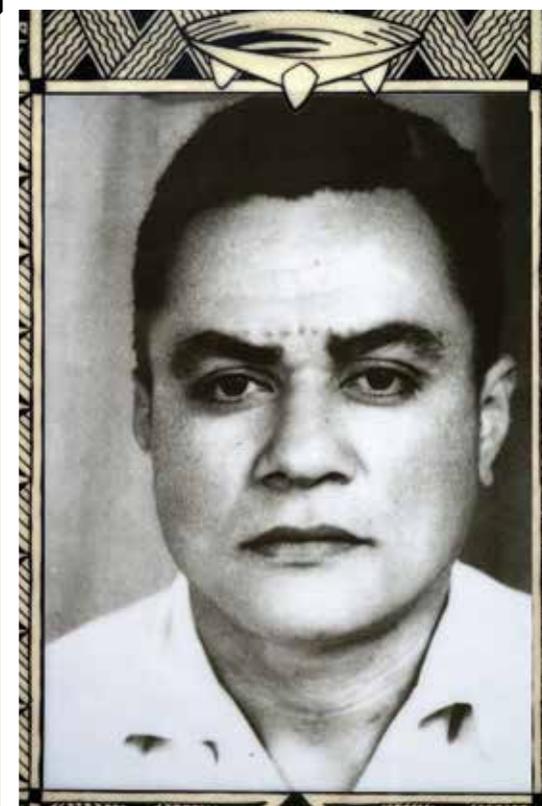
FAMILLE KÉLÉTOLONA

de 1960 à nos jours

Hyacinthe Kélétolona est la troisième génération de la famille à travailler à la SLN, après son père et son grand-père. Son père, Malino Kélétolona a débuté à la SLN en février 1976 en tant que mécanicien. Sur la photo prise devant la direction de la SLN, on peut voir, de gauche à droite, la grande sœur de Malino (Malia-Nisie), Hyacinthe et Malino. Devant eux posent les cinq enfants de Hyacinthe (de g. à d.) : Marie-Thérèse, Katalina, Malino, Antoine, Valérie.

Malino est arrivé en Nouvelle-Calédonie à l'âge de quatre ans depuis Futuna. Son père, qui habitait Ducos, se rendait au travail à pied, et par jour de marée haute il était impossible de traverser pour aller sur Nouméa. Son père lui a inculqué l'amour du travail et a poussé ses enfants à faire des études.

En 1976, lorsque Malino se présenta à la SLN pour un poste d'électricien, on lui répondit qu'il ne pouvait pas être électricien, mais mécanicien. Il gravit les échelons dans l'entreprise, passa son brevet professionnel, ainsi que son bac électrotechnique en cours du soir. Il voulait également passer un BTS, toujours en cours du soir, mais il devait attendre un an avant de pouvoir s'y inscrire. Pour ne pas perdre son niveau bac, il entreprit de passer un second bac, un bac mécanique. En 1999, Malino, titulaire de deux baccalauréats, fut nommé chef d'atelier dans le secteur du parc homogénéisation du minéral. Extrêmement fier de son parcours, Malino constate que les générations actuelles ont moins cette volonté.



1^{ère} génération

C'est le père de Malino, et donc le grand-père de Hyacinthe, Polikalépo Kélétolona, qui est entré le premier à la SLN en 1960, au secteur Bessemer. Il était opérateur et conduisait « les 20 et 100 tonnes ». Il a fini sa carrière comme ouvrier professionnel OP2.

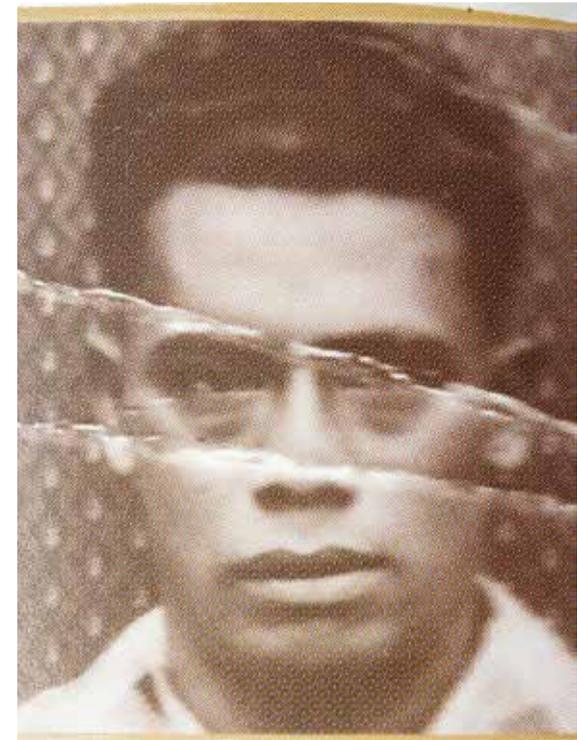


FAMILLE FILIMOKAILAGI

de 1965 à nos jours

Énéa Filimokailagi est la troisième génération de la famille à travailler à la SLN, après son père, Félix Filimokailagi, et son grand-père Luka Filimokailagi, arrivé de Wallis-et-Futuna en 1947. Il pose ici avec son père Félix, dans le carport familial reconverti en salle de catéchèse que ce dernier enseigne. Félix est entré à la SLN en 1974 au four Elkem. Il a ensuite occupé de nombreux postes avant de terminer sa carrière au service sécurité et incendie et de prendre sa retraite en 2009.

« Notre famille doit beaucoup à la SLN », explique Félix, le père d'Énéa. « Quand mon père est arrivé en Nouvelle-Calédonie, il était analphabète et il a tout appris à la SLN. Quand moi je suis entré au Nickel, nous étions vraiment privilégiés socialement, avec la Mutuelle par exemple. Et j'ai ma fille qui a fait sa licence en France, chez ERAMET, et j'aurais bien aimé qu'elle entre aussi à la SLN. Mais cela n'a pas pu se faire. »



Luka Filimokailagi

1^{ère} génération

Arrivé de son île natale, Wallis-et-Futuna, en 1947, Luka Filimokailagi, le grand-père d'Énéa, est entré à la SLN en 1965. Il était chauffeur et transportait la scorie qui a servi à remblayer la presqu'île de Ducos.

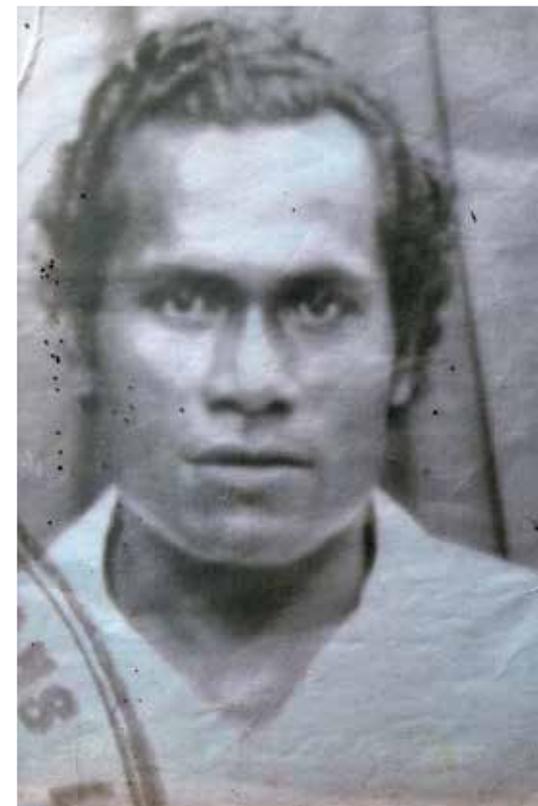


FAMILLE IKAFOLAU

de 1960 à nos jours

Simon Ikafolau est la troisième génération de la famille à travailler à la SLN après son père et son grand-père. Il pose ici avec son père, Lutoviko Ikafolau, entré à la SLN le 15 juillet 1969 à l'atelier d'expédition du ferronickel, et son fils, Lutoviko Jr. La photo est prise devant la statue de Notre-Dame du Pacifique car son père est très croyant et très pratiquant.

En 1973, il y a eu une vague de licenciements au sein de la SLN qui décida de garder en priorité les hommes mariés qui avaient une famille à charge. On licencia alors les hommes non mariés. Lutoviko était célibataire à cette époque et allait donc être renvoyé de son poste. Mais, comme il était travailleur et réputé pour être un très bon élément dans son équipe, son contremaître M. Bonneti insista et fit pression sur ses supérieurs pour éviter son renvoi. Ainsi, grâce à M. Bonneti, Lutoviko conserva son poste et ne le quitta qu'en juillet 1999 pour prendre sa retraite.



1^{ère} génération

Le grand-père de Simon, Soane Taufana est entré à la SLN en avril 1960, dans l'équipe de nettoyage des fours.



FAMILLE TERITAU

de 1960 à nos jours

Nicolas Teriitau est la troisième génération à travailler à la SLN, après son grand-père et son père, Côme Teriitau, entré à la SLN en 1973 comme ouvrier calcination/fusion. Nicolas pose ici en compagnie de son père dans la maison de Côme, aujourd'hui retraité. Sa carrière a duré 38 ans.

En 2008, Nicolas a assisté à l'arrêt du four FD9 à Doniambo. Il a fallu le mettre à l'arrêt puis le vidanger pour ensuite le reconstruire. Ce souvenir a fortement marqué Nicolas car c'était la première fois que l'on pouvait entrer à l'intérieur d'un four. Ce fut un énorme chantier qui dura 3 mois.



1^{ère} génération

C'est le grand-père de Nicolas, Manua Teriitau, qui fut le premier à travailler « au Nickel ». Arrivant de Tahiti, il fut embauché de 1960 à 1980 comme chauffeur de camion à Doniambo.



FAMILLE
DELAHUNTY

de 1946 à nos jours

Trois générations de la famille Delahunty ont travaillé à la SLN. Constant Pétro, d'origine martiniquaise, est le grand-père maternel (au c.). Il fut le premier à entrer, en 1946, au Nickel, à l'usine de Doniambo ; suivi ensuite de son gendre, William Delahunty (à g.), employé à l'atelier Fer, puis de son petit-fils, Rodney Delahunty (à d.), qui travaille également à l'usine. Ils posent devant un mur recouvert de photos de famille, dans la maison de Constant, à Rivière-Salée. Le père de William était Australien.

Rodney se souvient que, pour expliquer l'importance du port du casque de sécurité, on lui racontait toujours l'histoire de ce gars qui s'était pris un tournevis sur la tête, tombé de 7 mètres de haut. Le jour où il a raconté cette histoire à son père, William, celui-ci lui a répondu : « Mais ce gars... c'est moi ! »



FAMILLE DUFOUR

des années 40 à nos jours

Christian Dufour représente la troisième génération à travailler à la SLN, après son père, Pierre Dufour, et son grand-père, Adrien Masson.

Pierre (à d.) est entré en 1966 au Nickel en tant que mécanicien dans l'équipe d'intervention. Il a travaillé sur mines, à Thio et Poro.

Christian et Pierre ont choisi de poser devant la motrice de la locomotive qui servait au transport du minerai car elle représente bien le travail que la famille effectuait à la SLN, le grand-père étant en poste à l'Atelier Fer tandis que Pierre travaillait à l'homogénéisation du minerai.

Pierre se souvient avec nostalgie de l'époque de ses débuts « où tout le monde se connaissait, s'entendait très bien. » Son souvenir le plus marquant est celui de son passage à la fabrication, comme chef de quart au trafic manutention, après 17 ans à l'entretien : « cela a complètement changé ma vie ! Cela ne me dérangeait pas du tout de travailler de nuit car, qu'il fasse jour ou nuit, quand je me couche, je dors. J'avais plus de responsabilités, plus d'autonomie. Si j'avais su, j'aurais demandé plus tôt à changer de poste ! ».



1^{ère} génération

C'est le grand-père de Christian, Adrien Masson, qui fut le premier à entrer à la SLN, dans les années 40, à l'Atelier Fer.




LE NICKEL-SLN
GROUPE ERAMET




POUSSEZ
POUR
OUVRIR

FAMILLE HENRIOT

de 1947 à nos jours

Éric Henriot, troisième génération de la famille à travailler à la SLN, pose ici avec sa mère, Yannick Langouët, entrée à la SLN en 1956. Retraitée depuis 1998, c'est elle qui a donné envie à son fils de travailler à la SLN, d'où cette photo à l'accueil du bâtiment de direction.

Yannick travaillait dans le bâtiment DETI, là où Éric travaille actuellement, et où la direction avait anciennement ses bureaux. Elle se souvient qu'elle appelait le dernier étage « le grenier » car c'était très sombre et peu de personnes y montaient. Elle effectuait les tirages de plans sur une machine ronéotype.



1^{ère} génération

Raymond Langouët, le grand-père d'Éric, est le premier de la famille à avoir travaillé à la SLN à partir de 1947, en tant qu'électricien au barrage de Yaté.



FAMILLE ROUSSEAU

des années 1890 à nos jours

Éric Rousseau, technicien environnement, et son jeune frère Karl, employé au service topographie, sont la quatrième génération de la famille à travailler à la SLN. Eric fut embauché en 1984 puis son frère le suit en 1989. Ils posent ici sur une voiture de stock-car, sport qu'ils pratiquent ensemble.

Éric se souvient tout particulièrement de ses débuts à la SLN, à Thio, où « Jean-Pierre Gastaldi, depuis décédé dans le crash d'hélicoptère de la SMSP, nous a dressés à coup de pied au c... Nous étions de jeunes rebelles à l'époque et c'est grâce à lui que nous avons pu rester à la SLN, nous discipliner et avancer dans la société ». Il tient également à rendre hommage à Matthieu Cochard « le véritable inventeur de l'environnement sur mines à la SLN », avec lequel il a travaillé et beaucoup appris sur l'environnement.



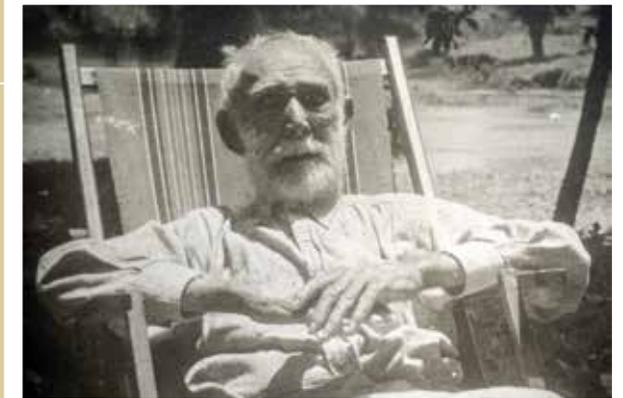
2^e génération

C'est ensuite le grand-père d'Éric et Karl, Max-Armand Rousseau, qui est entré au Nickel en 1917 à l'âge de 14 ans. À l'époque, il était chargé du balayage des grands docks situés à la Mission de Thio. Il a fini sa carrière 52 ans plus tard comme chef tourneur, toujours à Thio.



3^e génération

Le père d'Éric et Karl, Roger Rousseau, a également fait toute sa carrière à la SLN depuis son entrée en 1958 à Thio où il était mécanicien engins mobiles jusqu'à sa retraite en 1983.



1^{ère} génération

L'arrière-grand-père d'Éric et de Karl, Jules Rousseau, est entré à la SLN à la fin du XIXe siècle, à bord des remorqueurs puis sur mine à Thio. Il est resté 17 ans dans l'entreprise.

LES COMMUNAUTÉS
ÉPILOGUE :
DES COMMUNAUTÉS
DE DESTIN



Aux côtés du peuple premier, tous ces émigrants de la misère sont venus, au début, travailler essentiellement sur les mines de nickel afin de fuir, momentanément, leur triste sort, avec l'espoir de revenir, assurés d'avoir une vie meilleure. Certains sont restés sur cette terre d'accueil, mais terre d'exil et terre de souffrance. Ils ont donné naissance à des générations de jeunes hommes et de jeunes femmes qui ont appris le français, langue véhiculaire, avec des instituteurs dévoués et remarquables. Ces générations se retrouvent aujourd'hui dans tous les secteurs de la vie calédonienne.

Les descendants de ces pionniers se sont parfois retrouvés sur les sites miniers où leurs pères avaient contribué à l'avenir de leur terre d'accueil. Ils ne travaillaient plus dans les mêmes conditions que celles de leurs parents. Beaucoup étaient devenus des cadres de la SLN travaillant dans les centres miniers de Thio, Poro puis Kouaoua, Népoui-Kopéto, Tiébaghi ou Poum mais surtout à l'usine de Doniambo.

Toutes ces communautés ont profondément marqué le paysage humain et culturel de la Nouvelle-Calédonie. Ces générations « Nickel » ont façonné la Nouvelle-Calédonie dans tous les domaines de la vie, la culture, le commerce, les transports, l'industrie, l'élevage, l'agriculture, les sports, la religion, la santé, etc. Ces communautés qui étaient restées bien cloisonnées jusqu'aux années 1950 vont s'intégrer les unes aux autres, beaucoup de mariages mixtes vont contribuer à la naissance de cette population si variée et colorée, symbole de ce destin commun. Il est alors possible de dire que c'est, en quelque sorte, grâce à la Société Le Nickel qui a attiré, par nécessité, toutes ces communautés en terre calédonienne, que la Nouvelle-Calédonie présente cette extraordinaire originalité du mélange des cultures, au sein du monde océanien.



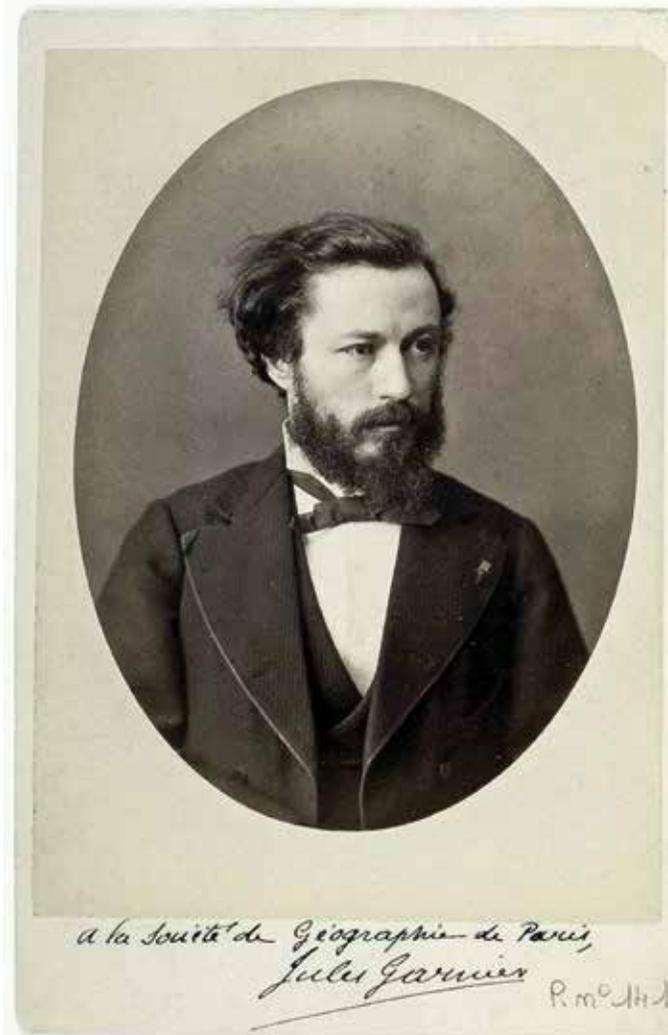
FAMILLE GARNIER

de 1864 à nos jours

Alexis Garnier, arrière-arrière-petit-fils de Jules Garnier, qui découvrit le nickel en 1864 sur les bords de la Dumbéa, pose ici en compagnie de son épouse Delphine et de leurs enfants (de g. à d.) Jean-Corentin, Héloïse, Sibylle.

La photo est prise à Dumbéa, là où son trisaïeul nota, il y a de cela plus d'un siècle : « La roche est aussi accompagnée d'une matière verte qui se trouve collée à sa surface. Nickel ? »

Entré à la SLN en 2011, Alexis Garnier confie avoir toujours souhaité en savoir davantage sur son trisaïeul : « Enfant, j'étais fasciné par un tableau de mon arrière-arrière-grand-père qui trônait dans le hall de la maison de famille. J'ai toujours voulu connaître son histoire, suivre ses traces. J'ai fait de nombreuses recherches et un jour, je me suis décidé à venir en Nouvelle-Calédonie pour travailler dans cette société, la SLN, qu'il a contribué à fonder. »



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

1^{ère} génération

Jules Garnier, découvreur du minerai de nickel en Nouvelle-Calédonie, a aussi participé à diverses entreprises métallurgiques et mécaniques, notamment au Canada. Il voyagea beaucoup, en compagnie de son fils Pascal avec qui il a travaillé sur d'autres métaux, notamment des projets de mines aurifères.



FAMILLE CURÉ-DERQUENNES

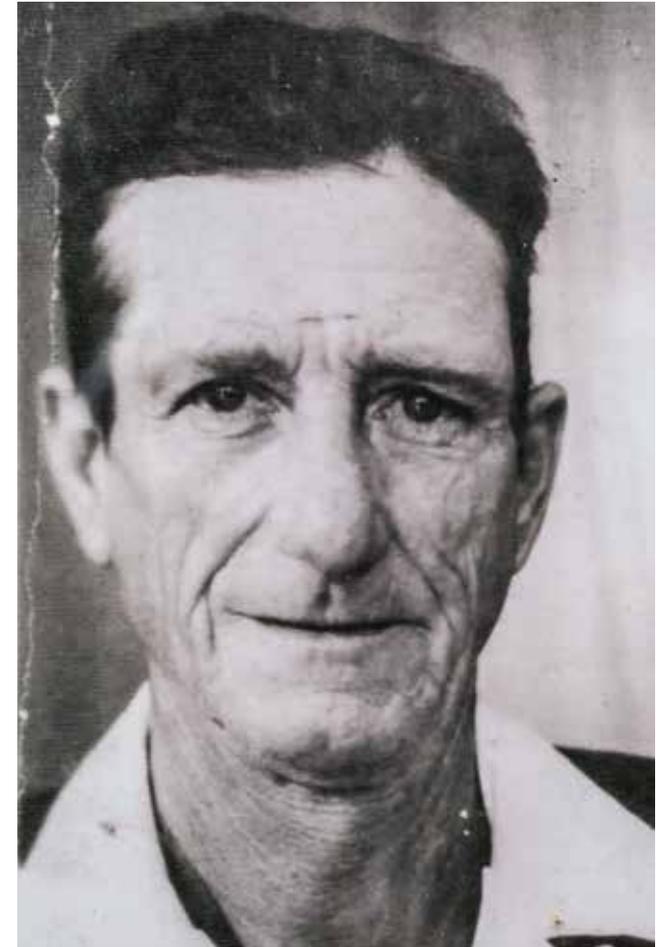
des années 30-40 à nos jours

Thomas Derquennes (2ème à g.), administrateur réseaux et télécom, entré en 2011, est la quatrième génération de la famille à travailler à la SLN, après sa mère Nicole Curé épouse Derquennes (2ème à d.) toujours en activité, son grand-père Guy Curé (au milieu) et son arrière-grand-père Louis Curé.

Il pose ici, à côté de son père Luc (à g.) et avec sa grand-mère Clémence, l'épouse de Guy, (à d.) dans la cuisine familiale de ses parents, d'une grande valeur sentimentale puisque son grand-père Guy l'a réalisée de ses propres mains il y a 38 ans, l'année de leur mariage.

Guy Curé est entré à la SLN en 1953 à l'âge de 23 ans comme coffreur et y est resté 30 ans après être passé dans plusieurs secteurs : l'atelier bois, les Travaux Neufs, puis l'équipe RH chargée de l'entretien des maisons SLN et enfin le secteur des fumistes (maçon des briques réfractaires).

Nicole a débuté sa carrière en 1977 comme secrétaire. Elle se souvient qu'à l'époque, il fallait dessiner les graphiques au papier millimétré, à la règle et au crayon de papier : « C'était très fastidieux, tous les mois il fallait recommencer de A à Z. J'ai aussi travaillé avec la machine à écrire IBM « dernier cri » à boules interchangeables qui permettaient de changer de police. Arrivèrent les premiers ordinateurs, les logiciels,... J'ai vécu la révolution informatique. » Nicole est aujourd'hui assistante au contrôle de gestion.



1^{ère} génération

L'arrière-grand-père de Thomas, Louis Curé, fut le premier de la famille à entrer à la SLN en 1935-40 comme charpentier. Il habitait la Vallée du Tir. Son fils Guy, alors âgé d'une dizaine d'années, se souvient que son père devait traverser la voie ferrée pour se rendre à son travail.

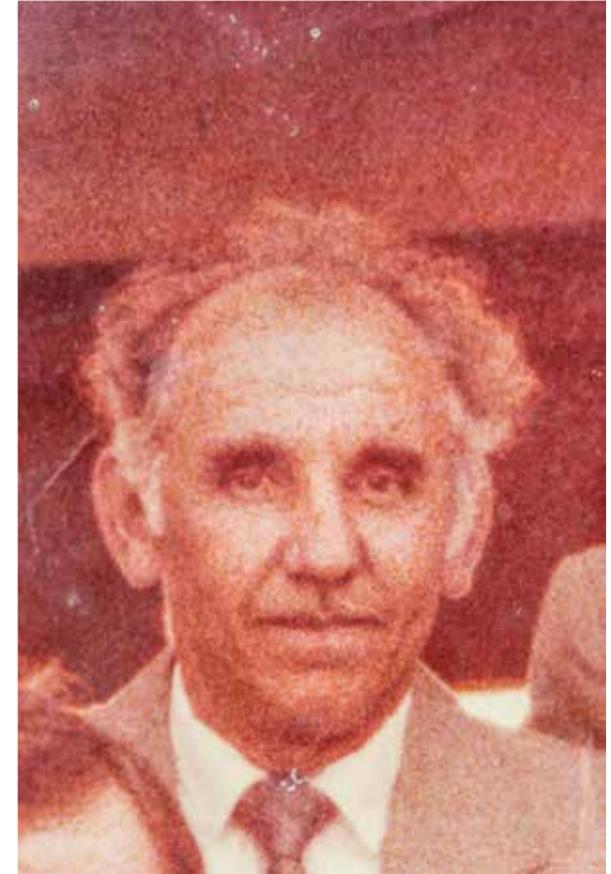


FAMILLE EVLAKHOFF

des années 60 à nos jours

Trois générations de la famille Evlakhoff travaillent ou ont travaillé à la SLN. Michel, Evlakhoff (à gauche sur la photo), son père, Michel Evlakhoff, décédé, et son fils, Steve Evlakhoff (à droite sur la photo). Michel est entré à la SLN en 1984 en tant que chauffeur au service Expédition (AFX). Son fils Steve travaille à la SLN aux fours, au service calcination-fusion depuis 2012. La photo a été prise devant un ancien cuvier de décrassage utilisé à l'affinage et aux Bessemer, en hommage aux anciens travailleurs de la SLN.

Michel se souvient : « à l'époque, au temps de mon père, les ouvriers du nickel travaillaient dans des conditions difficiles sans protection ; pas du tout comme aujourd'hui. Aussi, les travailleurs étaient très soudés entre eux. En effet, si l'un d'entre eux éprouvait des difficultés, cela pouvait entraîner de graves conséquences pour le reste de l'équipe (blessures, amputations, brûlures...). Par exemple, je me souviens qu'à Poro, une disqueuse a éclaté, provoquant la section de l'artère jugulaire de l'ouvrier qui la manipulait. Heureusement, Il fut pris en charge à temps à l'hôpital et a survécu. »



1^{ère} génération

C'est le père de Michel Evlakhoff, également prénommé Michel, qui fut le premier à entrer à la SLN dans les années 60, il arrivait du Maroc. Il fût embauché en tant que mécanicien à Doniambo (à la prospection) puis partit à l'usine de Poro. Il quitta la SLN à la fermeture de l'usine de Poro (début des années 70).



FAMILLE ANTONGIORGI

des années 30 à nos jours

Denis Antongiorgi représente la quatrième génération de cette famille à travailler à la SLN. Il pose avec son père, Robert Antongiorgi, qui était électricien à la SLN, dans l'appartement du papa à Koutio.

« La vie à Yaté était très dure et aller à Nouméa représentait une véritable aventure » raconte la mère de Denis. « Mon grand-père, Gustave, nous racontait qu'à l'époque, il fallait y aller à cheval ou à pied et que pour traverser la Madeleine, parfois en crue, on se mettait dans une demi barrique et on pagayait avec ses bras ».



2^e génération

Le grand-père de Denis, Henry Mézières, était menuisier au barrage de Yaté dans les années 40.



1^{ère} génération

L'arrière-grand-père de Denis, Gustave Cornaille, était gardien au premier barrage de Yaté qui fut inauguré en 1927. Il pose sur cette photo avec sa femme Berthe Galinié.



FAMILLE MARARHEU

de 1964 à nos jours

Harry Mararheu est la troisième génération de la famille à travailler à la SLN, après son père Yvon, son grand-oncle Daniel, et ses grands-pères maternel et paternel.

Dans la généalogie kanak, dont est issue la famille, l'oncle utérin (de la mère) a une place particulière. C'est la raison pour laquelle Harry a cité son grand-oncle Daniel Mararheu quand on lui a parlé de trois générations SLN.

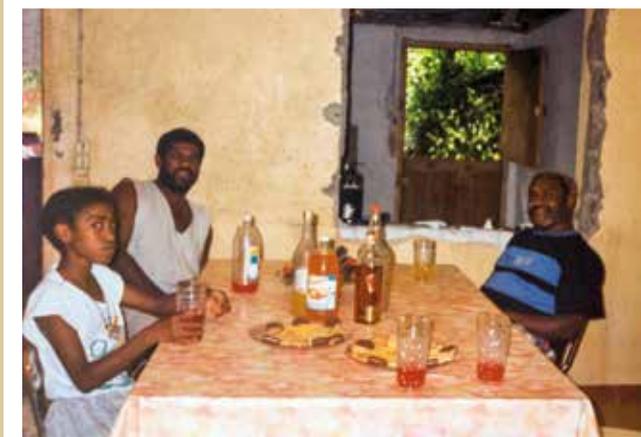
Harry pose ici devant l'usine de Doniambo où il travaille comme opérateur et chauffeur polyvalent au déchargement depuis l'an 2000.

Harry se souvient de son enfance chez lui, à la tribu de Néaoua : « Tous les matins je voyais le vieux partir à cheval de la maison pour aller travailler à Poro. Il coupait à travers les vallées. Quand j'ai postulé à la SLN, j'avais le choix des secteurs. Je me suis souvenu le récit de mon père : il avait porté un copain qui était mort dans l'ambulance lors de l'explosion du four Elkem. J'ai opté pour le déchargement. »



1^{ère} génération

En 1964, la SLN démarre à Poro une usine de traitement du minerai. On embauche les hommes de la région. C'est ainsi que Vincent Euriboa, le grand-père maternel, Daniel Mararheu le grand-oncle et Kaleba Boai le grand-père paternel (gilet bleu sur la photo), sont allés travailler à la SLN sur le site de Poro à partir de 1964. Puis, son père Yvon (accroupi devant à d.) est embauché à son tour. Autour d'eux, les mamans et les enfants, ainsi qu'Eric Boai (devant au c.), fils de Kaléba.



2^e génération

Lorsque l'activité industrielle de Poro est progressivement arrêtée de 1971 à 1973, les Vieux restent à Houaïlou. Yvon Mararheu (assis à d.), de la génération d'après (il a environ vingt-cinq ans), accepte de venir travailler à l'usine de Doniambo. Il sera muté à la fusion. La photo est prise à Houaïlou deux décennies plus tard.



FAMILLE MARCEL

des années 60 à nos jours

Trois générations de la famille Marcel ont travaillé à la SLN : Nicolas Marcel, son père, Yves Marcel et son grand-père, Émile Marcel. Nicolas pose ici avec son épouse, ses enfants, et sa grand-mère, Jacqueline Martin, qui a également travaillé à la SLN. La photo a été prise chez Jacqueline Martin, lieu de rassemblement de la famille où Nicolas et son frère Julien ont passé beaucoup de temps dans leur enfance.

Le père de Nicolas est entré à la laverie Bernheim, à Népoui, en 1994-1995, après une formation à Bourail. À noter que le frère de Nicolas, Julien Marcel, travaille également à la laverie Bernheim depuis 2011.

La SLN a fortement marqué cette famille car lorsque Jacqueline, la grand-mère de Nicolas, « s'est retrouvée veuve avec des enfants, c'est la politique de la SLN d'aider au maximum les familles. Ma grand-mère a donc été embauchée » explique Nicolas. « Pour moi, la richesse de la SLN ce sont ses relations humaines. Tout au long de ma carrière, c'est le côté humain dont je garde les meilleurs souvenirs ; c'est une grande famille. »



1^{ère} génération

C'est le grand-père de Nicolas, Émile Marcel, qui est entré le premier à la SLN dans les années 60, aux fours à charbon à Doniambo.



1^{ère} génération

Sa femme, Jacqueline Martin, a été également embauchée au Nickel, après le décès de son mari. Elle a travaillé au service de la marine, puis à la direction.



1^{ère} génération

La grand-mère Jacqueline rencontra Yves Martin qui était capitaine sur un minéralier de la SLN et elle l'épousa, gardant son nom jusqu'à ce jour.

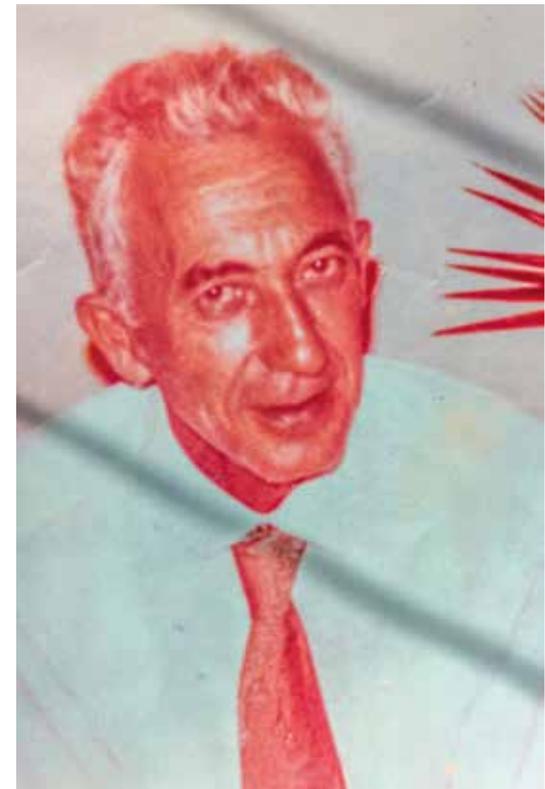


FAMILLE MATHIEU

de 1954 à nos jours

Steeve Mathieu est la troisième génération de la famille à travailler à la SLN, après son père, Michel Mathieu, et son grand-père, Jean Mathieu. Il pose ici avec son épouse Sylvanie, sa fille Sarah, Angélo, le petit frère de Steeve, et son père qui est entré au Nickel en 1973 à l'affinage B1 B2. La photo a été prise sur la plage de Bouraké, lieu de vacances et de réunions familiales. C'est en effet là que se situe la maison de vacances dans laquelle le papa vit désormais.

Michel Mathieu, le père de Steeve, est entré à la SLN suite à un accident lors de son service militaire. Il travaillait alors à l'AFEX : le conditionnement, la pesée et le chargement du minerai exporté sous forme de lingots. « Je me souviens que lors du chargement des bateaux, nous stockions les lingots dans les cales en les entassant en vrac comme de la caillasse jusqu'à ce que les cales soient pleines. Quand le bateau était chargé, il restait à peine 10 cm hors de l'eau. Du coup, beaucoup de rumeurs racontaient que certains bateaux n'arrivaient pas à destination mais s'échouaient avec leurs cales remplies de lingots de nickel », raconte-t-il.



1^{ère} génération

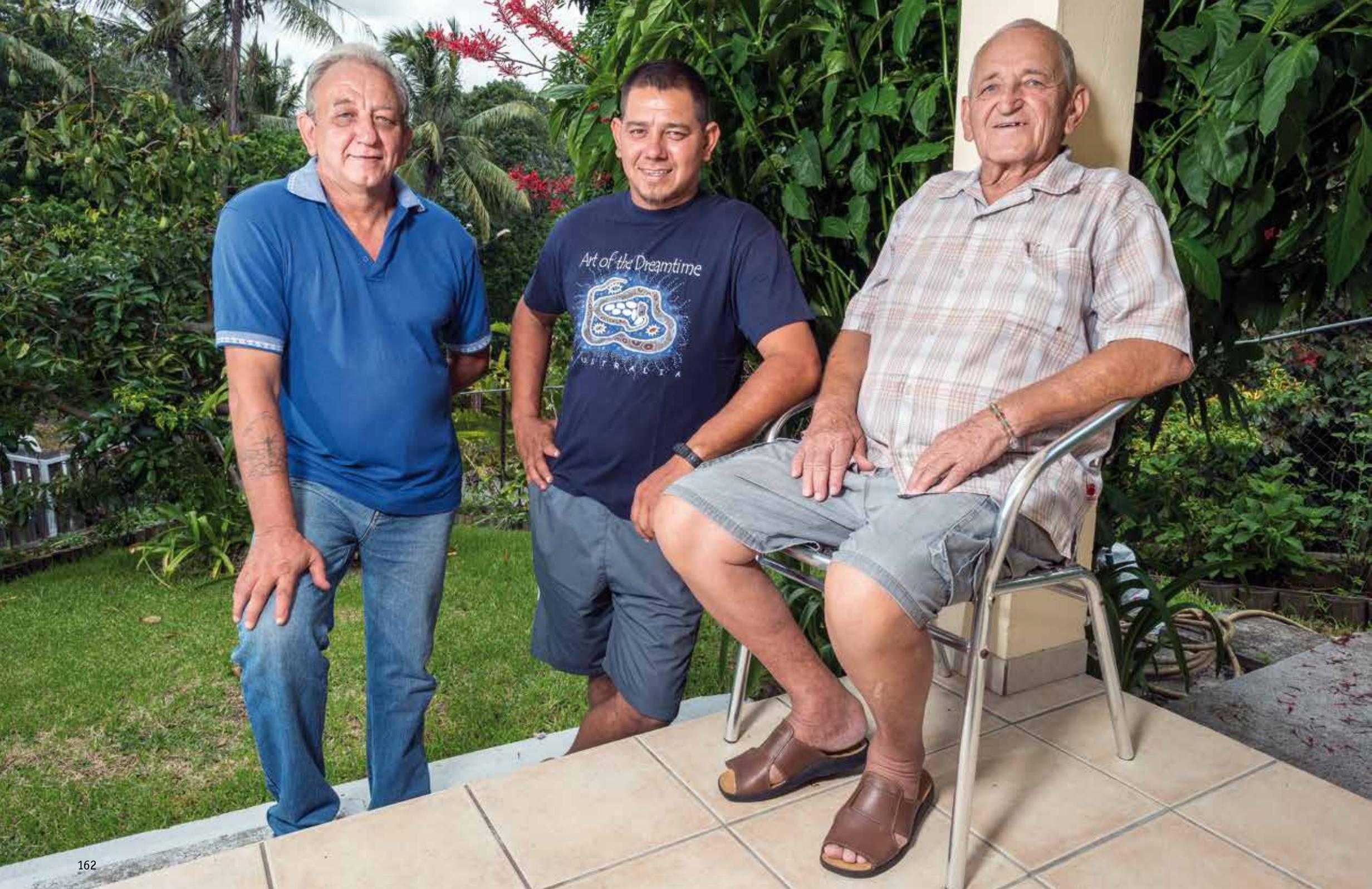
C'est le grand-père de Steeve, Jean Mathieu, qui est entré le premier à la SLN en 1954, comme chef de quart à l'affinage.



FAMILLE
MICHEL-VILLAZ
de 1949 à nos jours

Troisième génération de la famille à travailler à la SLN, Greg Michel-Villaz pose ici avec son père et son grand-père dans la maison de ce dernier au quartier de Normandie. Son grand-père, Henri Michel-Villaz, fut le premier de la famille à entrer à la SLN en 1949 en tant que conducteur d'engins. C'est ensuite son père, Henri Jr. Michel-Villaz, qui a entamé une carrière au sein du Nickel en 1972 en tant que mécanicien.

Greg se souvient de cet épisode : « En 1984, pendant les Evénements, mon père fut appelé pour remorquer un camion en panne à Rivière Salée. Le camion était protégé par la police pour pas que les opposants ne le brûlent ou le détruisent. Sur la route jusqu'à Doniambo, quand mon père traversa Montravel, il entendit des coups de fusil autour du camion. Il s'en est sorti sain et sauf mais cela l'a beaucoup marqué. »



FAMILLE
RAGUE

de 1959 à nos jours

Kevin Rague est la troisième génération de la famille à travailler à la SLN. Il pose ici entouré de son père et de son grand-père, dans la maison de ce dernier à Yahoué. Dans la famille, la spécialité c'est l'affinage : tous les trois ont travaillé dans ce département de l'usine.

Roger Rague, son grand-père, est entré à la SLN en 1959 en tant que manœuvre. Il a ensuite fait toute sa carrière dans la société jusqu'à devenir chef de quart en 1977. Il est parti à la retraite une dizaine d'années après.

Jacques Rague, le père de Kevin, est entré à la SLN en 1984 et a suivi le même parcours professionnel que son père. Il a pris sa retraite en 2015.

Le grand-père de Kevin conserve un souvenir assez dramatique de son parcours à la SLN. Un grand ami à lui est en effet décédé suite à un accident survenu au four ELKEM, dans les années 70 : « Le four a émulsionné, provoquant la projection du minerai en fusion et entraînant ainsi la mort de plusieurs personnes, dont mon ami. »



FAMILLE ULILE

des années 60 à nos jours

Jean-Emmanuel Ulile est la troisième génération de la famille à travailler à la SLN après son père, Jacques, entré en 1995 à Doniambo, et son grand-père maternel Jean Misra.

Il pose ici en compagnie de son épouse et de ses enfants sur la plage de Nouré, car c'est un site et un paysage qu'il apprécie pour sa beauté et qui leur rappelle les Îles, Jean-Emmanuel étant de Lifou et sa femme d'Ouvéa.

Jean-Emmanuel se souvient de son grand-père Jean Misra : « c'était la bande à Gaston Hmeun et Eugène Togna. C'est grâce à lui que mon père a pu rentrer à la SLN quand on a déménagé à Nouméa. Je rentrais en quatrième, au collège de Koutio. Puis, j'ai choisi la voie du bac pro mécanique. J'ai fait tous mes stages à la SLN et quand j'ai eu mon diplôme, j'ai été embauché, c'était en 2001, j'avais tout juste 20 ans. »



1^{ère} génération

Jean Misra, est entré à la SLN en au début des années 60 à l'affinage. Né en 1941, il est d'origine javanaise et installé à Lifou, dont il épousera une fille.

2^e génération

Le père de Jean-Emmanuel, Jacques, est entré à la SLN en 1995 à Doniambo. Il pose ici avec sa sœur Jessica. Auparavant, il vivait avec sa famille à Lifou où il s'occupait d'une scierie. Puis il a déménagé avec sa femme et ses enfants pour les scolariser à Nouméa.



LES COMMUNAUTÉS
RÉFÉRENCES
BIBLIOGRAPHIQUES



Bencivengo Yann, Nickel, *naissance de l'industrie calédonienne*, Presses universitaires François Rabelais, 2014.
(Importante bibliographie)

Barbançon Louis-José, *L'archipel des forçats. Histoire du bagne de Nouvelle-Calédonie (1863-1931)*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2003.

Brou Bernard, *Histoire de la Nouvelle-Calédonie. Les temps modernes : 1774-1925*. Nouméa, Publication de la Société d'études historiques de la Nouvelle-Calédonie, no 4, 1973.

Raulet-Akaza Keiko, *Yaichi Ono (1847-1893) et la première émigration japonaise en Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, Bulletin de la Société d'études historiques de la Nouvelle-Calédonie, no 171, p. 2-21, 2e trimestre 2012.

Kobayashi Tadao, *Les Japonais en Nouvelle-Calédonie, histoire des émigrés sous contrat*, traduction française de Keiko Raulet-Akaza, Nouméa, Publication de la Société d'études historiques de la Nouvelle-Calédonie, no 48, 1992.

Maurer Jean-Louis, *Les Javanais du caillou. Des affres de l'exil aux aléas de l'intégration*, Paris, Cahier de l'Archipel no 35, 2006.

Moret Janine, *Les Asiatiques en Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, Bulletin de la Société d'études historiques de la Nouvelle-Calédonie, no 19, p. 1-17, 2e trimestre 1974.

Shineberg Dorothy, *La main-d'œuvre néo-hébridaise en Nouvelle-Calédonie (1865-1930)*, traduction française de Béatrice Atherton, Nouméa, publication de la Société d'études historiques de la Nouvelle-Calédonie no 61, 2003.

Vanmai Jean, *Chan Dang, les Tonkinois de Nouvelle-Calédonie au temps colonial*, Nouméa, publication de la Société d'études historiques de la Nouvelle-Calédonie, no 24, 1980.

REMERCIEMENTS

**La SLN remercie toutes les familles qui ont contribué à la réalisation de ce livre.
Elles ont parfois dû interroger les archives, les anciens, et ont donné des photos de leurs membres
pour aboutir au résultat tenu entre vos mains.
La SLN, la culture du partage !**



**Edité par : Service de la communication de la SLN,
BP E5, 98848 Nouméa CEDEX. Tél : 24 55 55**

www.sln.nc

Dépôt légal : septembre 2015

Toute reproduction, même partielle de cet ouvrage est interdite sans autorisation préalable écrite de l'éditeur.



